

Lewis Carroll

Les aventures d'Alice  
à Merveilleland

Adapté par Jean-Jacques Greif.

## 1 Dans le Trou du Lapin

J'en peux plus d'être assise à côté de ma sœur au bord de l'eau et d'avoir rien à faire. J'essaie de jeter un coup d'œil au livre qu'elle lit, mais y'a pas d'images et pas de dialogues. À quoi ça sert, un livre sans images et sans dialogues ?

Et si j'allais cueillir des pâquerettes ? Non, faudrait que je me lève. Fait trop chaud, je suis toute ramollie.

Soudain, un Lapin Blanc avec des yeux roses passe en courant tout près de moi. Je trouve pas ça *trop* bizarre. Ni non plus que le Lapin dise « Oh là là, oh là là, je vais être en retard ! » Peut-être que je devrais m'en étonner, mais sur le moment ça me semble normal. N'empêche, quand le Lapin *sort une montre de la poche de son gilet* et regarde l'heure, puis se met à courir de plus en plus vite, je bondis, car j'ai jamais vu un Lapin avec une poche de gilet, ni une montre dans sa poche. Brûlant de curiosité, je me précipite à sa poursuite et j'arrive juste à temps pour le voir plonger dans un grand trou de lapin sous un buisson.

Aussitôt je m'élance après lui, sans même réfléchir à comment je pourrai ressortir.

Le terrier avance tout droit comme un tunnel pendant un moment, puis se met brusquement à descendre, si brusquement que je peux pas m'arrêter et que je me retrouve à tomber dans ce qui ressemble à un puits très profond.

Soit le puits est très profond, soit je tombe très lentement, car j'ai tout le temps de regarder autour de moi en descendant, et de me demander ce qui va se passer ensuite. J'essaie d'abord de regarder en bas, pour voir où je vais, mais je vois que du noir. Alors je regarde les côtés du puits et je remarque des tas de placards et d'étagères, et aussi des cartes et des images suspendues à des crochets. Je prends un pot sur une étagère en passant. Il porte une étiquette « CONFITURE D'ORANGES », mais je suis déçue de voir qu'il est vide. Comme je veux pas le laisser tomber, de peur de tuer quelqu'un en-dessous, je le rentre dans un des placards en descendant.

Bon, après une telle chute, ça me fera rien de tomber dans l'escalier ! Ils me trouveront tous drôlement courageuse à la maison ! Tiens, je me vanterais même pas si je tombais du toit ! Je vous jure.

En bas, en bas, en bas. Cette chute va donc *jamais* finir ? « Je me demande combien de kilomètres j'ai déjà tombé », dis-je tout haut. « Je dois arriver près du centre de la terre. Voyons, ça ferait six mille cinq cents kilomètres, je pense... » Eh, j'ai appris des tas de trucs de ce genre à l'école. C'est peut-être pas le *meilleur* endroit pour m'en vanter, vu que personne est là pour m'écouter, mais ça m'exerce. « Oui, c'est peu près la bonne distance – mais je me demande à quelle latitude et longitude je suis arrivée. » J'aime bien ces grands mots, Latitude et Longitude, même si je sais pas trop ce qu'ils veulent dire.

Je continue à parler tout haut. « Je me demande si je vais traverser *toute* la terre ! Ça sera drôle de ressortir au milieu de gens qui marchent avec la tête en bas ! Les antipathiques, je crois... » Vaut mieux que personne m'écoute, là, car j'ai l'impression que c'est pas le bon mot. « Mais je devrai leur demander comment s'appelle leur pays. Scusez, M'dame, c'est la Nouvelle Zélande ? Ou l'Australie ? » J'essaie de lui faire la révérence pour être polie, mais j'arrive pas trop à faire une révérence en dégringolant. « Et elle me trouvera bien bête et ignorante de lui poser la question ! Non, ça va pas. Je verrai peut-être le nom du pays écrit quelque part. »

En bas, en bas, en bas. J'ai rien d'autre à faire, alors je me remets à parler. « Dinah sera triste de pas me voir ce soir, c'est sûr. » Dinah, c'est la chatte. « J'espère qu'ils vont pas oublier sa soucoupe de lait. Dinah ma chérie ! J'aimerais que tu sois là avec moi ! Y'a pas de souris en l'air, je pense, mais tu pourrais attraper une chauve-souris, peut-être. Sauf que je sais pas si les chats mangent les chauve-souris. » Alors là, je commence à avoir sommeil, et je me dis comme dans un rêve, « Les chats mangent des chauve-souris ? Les chats mangent des chauve-souris ? » et quelquefois « Les chauve-souris mangent des chats ? » car je peux répondre ni à une question ni à l'autre donc ça fait rien dans quel ordre je les mets. Je sens que je m'endors, et je commence à rêver que je marche main dans la main avec Dinah, et que je lui demande très sérieusement, « Allez Dinah, dis-moi la vérité : t'as déjà mangé une chauve-souris ? » quand soudain, boum ! boum ! je tombe sur un tas de brindilles et de feuilles mortes et la chute est finie.

Je me suis pas du tout fait mal, et je me mets debout en un clin d'œil. Je regarde en l'air, mais je vois que du noir. Devant moi, y'a un long couloir, et j'aperçois le Lapin Blanc qui s'enfuit à toute vitesse. C'est pas le moment de lambiner : je file comme le vent et j'arrive juste à temps pour l'entendre dire, en tournant un coin, « Oh, par mes oreilles et mes moustaches, comme il se fait tard ! » Je l'ai presque rattrapé quand je tourne le coin, mais le Lapin est plus là.

Me voici dans une salle longue et basse, éclairée par une rangée de lampes accrochées au plafond. Y'a des portes tout autour de la salle, mais elles sont fermées. Je longe un côté de la salle, puis l'autre, en essayant d'ouvrir les portes, mais non. Je marche tristement au milieu de la salle, en me demandant comment je pourrai jamais sortir de là.

Soudain, je découvre une petite table en verre à trois pieds. Y'a rien dessus, sauf une minuscule clé dorée, et la première idée qui me vient, c'est qu'elle pourrait ouvrir l'une des portes de la salle, mais toujours non. Ou bien les serrures sont trop grandes, ou bien la clé est trop petite. Ah, mais quand je fais un nouveau tour de la salle, je découvre un rideau bas que j'avais pas remarqué, et derrière le rideau une petite porte, haute de quarante centimètres à peu près. J'essaie d'introduire la petite clé dorée dans la serrure et, à ma grande joie, ça marche !

## Alice à Merveilleland

J'ouvre la porte et je vois un passage pas beaucoup plus grand qu'un trou de souris. Je m'agenouille et j'aperçois le plus beau jardin du monde. Oh, j'aimerais tellement sortir de cette salle sombre et me promener au milieu des parterres de fleurs multicolores et des fraîches fontaines, mais je peux même pas passer ma tête dans la porte. Et même si ma tête *pouvait* passer, elle me servirait à rien sans mes épaules. Oh, je voudrais pouvoir me replier comme une longue-vue ! Je crois que j'y parviendrais, si seulement je savais comment commencer. C'est qu'avec toutes les choses stupéfiantes qui viennent d'arriver, je commence à penser que peu de choses sont vraiment impossibles.

Je retourne à la table, en espérant à moitié y trouver une autre clé, ou au moins un livre donnant la méthode pour se replier comme une longue-vue. Cette fois, je trouve une petite bouteille dessus (qui y était pas tout à l'heure, j'en suis sûre), et attachée au goulot une étiquette avec les mots « BOIS-MOI » imprimés en belles lettres majuscules.

C'est bien beau de dire « Bois-moi », mais je vais pas me précipiter. Non, je vais d'abord regarder si c'est marqué *poison* ou pas. J'ai lu des tas de petites histoires sur des enfants qu'ont été brûlés, et dévorés par des bêtes sauvages et autres choses désagréables, parce qu'ils *voulaient* pas observer les règles simples qu'on leur avait enseignées : par exemple, qu'un tisonnier chauffé au rouge vous brûle si vous le tenez trop longtemps, et que si vous vous coupez le doigt *très* profond avec un couteau, ça saigne ; et que si vous buvez trop d'une bouteille marquée poison, c'est presque sûr que vous le regretterez tôt ou tard.

Bah, comme cette bouteille est *pas* marquée poison, j'en bois une gorgée, et comme c'est très bon (une sorte de goût mélangé de tarte au cerises, de flan, d'ananas, de dinde rôtie, de caramel et de toast beurré), je la bois tout entière.

Quelle sensation bizarre ! Je dois être en train de me replier comme une longue-vue.

C'est exactement ça : je mesure plus que vingt-cinq centimètres de haut, et je suis bien contente d'avoir maintenant la bonne taille pour passer par la petite porte dans le joli jardin. Je commence par attendre quelques minutes pour voir si je vais pas rétrécir encore plus. Je me sens un peu inquiète, car ça pourrait mal finir. Je pourrais disparaître complètement, comme une bougie. Je me demande à quoi je ressemblerais alors ? J'essaie d'imaginer à quoi ressemble la flamme d'une bougie quand on a éteint la bougie, car je me rappelle pas avoir jamais vu une chose pareille.

Au bout d'un moment, voyant qu'il se passe plus rien, je décide d'entrer tout de suite dans le jardin. Oh non ! En arrivant à la porte, je découvre que j'ai oublié la petite clé dorée, et quand je retourne à la table pour la prendre, je m'aperçois que c'est pas possible : je la vois bien à travers le verre, et j'essaie de mon mieux de

grimper à l'un des pieds, mais ça glisse trop. J'essaie et j'essaie encore, et à la fin je m'assois et je me mets à sangloter.

Bon, ça sert à rien de se lamenter comme ça ! « Faut que t'arrêtes tout de suite, Alice ! » Je me donne en général de très bons conseils, même si je les suis pas souvent, et quelquefois je suis si sévère avec moi-même que je me fais pleurer. Une fois, j'ai essayé de me gifler parce que j'avais triché dans une partie de croquet que je jouais contre moi-même. J'aime bien faire semblant d'être deux personnes, mais juste maintenant c'est tout juste s'il reste assez de moi pour faire *une* personne convenable.

Alors là, j'aperçois une petite boîte en verre sous la table. Je l'ouvre et dedans je trouve un tout petit gâteau sur lequel les mots « MANGE-MOI » sont joliment écrits avec des groseilles. J'ai qu'à le manger, et s'il me fait grandir je pourrai attraper la clé, et s'il me fait rapetisser je pourrai me glisser sous la porte. Ça m'est égal si c'est l'un ou l'autre, car de toute façon j'entrerai dans le jardin !

J'en mange un petit morceau, ce qui me rend très inquiète. De quel côté, de quel côté ? Je tiens ma main sur le dessus de ma tête pour sentir si ça monte ou si ça descend. Je suis étonnée de voir que je reste pareille. Bien sûr, c'est ce qui se passe en général quand on mange du gâteau, mais j'ai tellement pris l'habitude de m'attendre à des choses extravagantes que la vie ordinaire me paraît bien ennuyeuse et ridicule.

Alors je continue, et je finis vite le reste du gâteau.

## 2 La Mare aux Larmes

De plus en plus bizarreux ! (Je suis tellement étonnée que je me mets à inventer des mots.) Voici que je me déplie comme la plus grande longue-vue qui ait jamais existé ! Au revoir, pieds ! Quand je les regarde, ils sont si loin que je les vois presque plus. Oh, mes pauvres petits pieds, qui va vous enfiler vos chaussettes et vos chaussures maintenant, mes chéris ? C'est sûr que *moi*, je pourrai pas ! Je serai bien trop loin pour m'occuper de vous. Vous devez vous débrouiller le mieux possible — mais je dois les traiter gentiment, sinon ils refuseront peut-être d'aller dans la direction que je veux ! Voyons : je leur offrirai une nouvelle paire de bottines à Noël.

Comment m'y prendre ? Je les enverrai par porteur. Ce sera rigolo d'envoyer des cadeaux à mes propres pieds ! Et l'adresse sera pas ordinaire !

*M. l'honorable pied droit d'Alice*

*Le petit tapis*

*Près de la cheminée*

*(avec l'affection d'Alice).*

Oh là là, je dis vraiment des bêtises !

À cet instant, ma tête se cogne au plafond de la salle. En fait je mesure plus de trois mètres de haut, alors je prends vite la petite clé dorée et je me précipite à la porte du jardin.

Quel malheur ! Tout ce que je peux faire, c'est me coucher sur le côté et regarder d'un œil à travers le trou de la serrure. Mais je peux plus du tout espérer y aller. Je m'assois et je me remets à pleurer.

« Tu devais avoir honte », me dis-je tout haut, « une grande fille comme toi », (c'est le cas de le dire), « de pleurer comme ça ! Arrête tout de suite, tu m'entends ! » mais je continue, je verse des litres de larmes, et bientôt une grande mare m'entoure, profonde de dix centimètres et couvrant la moitié de la salle.

Au bout d'un moment, j'entends un petit trottement au loin, et je me sèche vite les yeux pour voir ce qui se passe. C'est le Lapin Blanc qui revient, habillé très chic, avec une paire de gants blancs dans une main et un grand éventail dans l'autre. Il trotte à toute vitesse, en marmonnant, « Oh ! la Duchesse, la Duchesse ! Oh ! sera-t-elle pas féroce si je la fais attendre ! » Je me sens si désespérée que je suis prête à appeler à l'aide n'importe qui. Quand le Lapin arrive près de moi, je murmure donc d'une voix timide :

– S'il vous plait, monsieur...

Le Lapin sursaute violemment, laisse tomber les gants et l'éventail, et s'enfuit dans l'obscurité aussi vite qu'il peut.

Je ramasse l'éventail et les gants, et comme il fait très chaud, je m'évente tout en continuant à parler : « Ouh, vraiment, comme tout est étrange aujourd'hui ! Et hier tout était comme d'habitude. Je me demande si j'ai été changée dans la nuit. Réfléchissons : *étais-je* la même quand je me suis levée ce matin ? Je crois bien que je me sentais un peu différente. Mais si je suis pas la même, la question qui se pose, c'est *Qui suis-je donc* ? Ah, ça c'est un grand mystère ! » Je me mets à penser à tous les enfants de mon âge que je connais, pour voir si je pourrais avoir été changée en l'un d'eux.

« Je suis sûre que je suis pas Ada, parce que ses cheveux tombent en longs tortillons, tandis que les miens pas du tout. Et je suis sûre que je peux pas être Mabel, parce que je sais des tas de choses et elle, oh ! elle en sait si peu ! De plus, *elle* est elle et *moi* je suis moi, et – oh mon Dieu tout ça est si saugrenu ! Je vais vérifier si je sais encore toutes les choses que je savais. Voyons : quatre fois cinq font douze, et quatre fois six font treize, et quatre fois sept font – oh là là ! j'arriverai jamais à vingt à cette allure ! Toute façon, la table de multiplication compte pas. Essayons la géographie. Londres est la capitale de Paris, et Paris est la capitale de Rome, et Rome — non, c'est tout faux, j'en suis sûre ! J'ai dû être changée en Mabel ! Je vais essayer de réciter

## Alice à Merveilleland

*Comme la petite abeille active*<sup>1</sup>... » Je croise mes mains sur mes cuisses comme si je récitais une leçon et je me mets à réciter, mais ma voix est rauque et bizarre, et les mots sortent pas comme ils devraient.

*Comme le petit crocodil’  
Améliore sa queue brillante,  
Et répand les eaux du Nil  
Dessus ses écailles luisantes !*

*Comme il grimace gentiment,  
Et les ptis poissons qu’il adore,  
Comment soudain il les dévore  
En souriant à pleines dents !*

« C’est pas les bons mots, j’en suis sûre. » Mes yeux s’emplissent de larmes de nouveau. « Je dois être Mabel, après tout, et je devrai aller habiter dans cette vilaine petite maison, avec presque pas de jouets et, oh ! tellement de leçons à apprendre ! Non, c’est décidé, si je suis Mabel, je vais rester ici en bas. Ça servira à rien que les gens mettent leurs têtes là-haut et qu’ils m’appellent : ‘Remonte, ma chérie !’ Je lèverai les yeux et je dirai : ‘Qui suis-je alors ? Dites-le moi d’abord, et si ça me plaît d’être cette personne, je remonterai. Sinon, je resterai ici en bas jusqu’à ce que je devienne quelqu’un d’autre’ – mais oh vraiment ! » (là, j’éclate en sanglots) « j’aimerais tant qu’ils mettent leurs têtes là-haut ! J’en ai *tellement* assez d’être ici toute seule ! »

En disant ça, je regarde mes mains, et je suis étonnée de voir que j’ai enfilé l’un des petits gants blancs du Lapin pendant que je parlais. Comment est-ce possible ? Je dois être en train de rapetisser de nouveau. Je me lève et je vais jusqu’à la table pour comparer ma taille à sa hauteur, et je trouve que je mesure à peu près soixante centimètres, et que je rétrécis rapidement. Je comprends vite que c’est cause de l’éventail que je tiens, et je le lâche aussitôt, juste à temps pour éviter de disparaître.

« Je l’ai échappé belle ! » J’ai eu drôlement peur, mais je suis contente d’exister encore. « Et maintenant, au jardin ! » Je cours à toute vitesse à la petite porte. Hélas ! elle est toujours fermée, et la petite clé dorée est

---

<sup>1</sup> Comptine édifiante, *Contre l’oisiveté et les méfaits*, écrite à l’intention des enfants par le révérend Isaac Watts en 1715 :

*Comme la petite abeille active / Améliore chaque heure lumineuse, / Et récolte du miel tout le jour / De toutes les fleurs épanouies ! Comme elle bâtit habilement sa cellule ! / Comme elle étale proprement la cire ! / Et travaille dur pour y conserver / La délicieuse nourriture qu’elle fabrique.*

*Je voudrais être actif aussi / Dans le travail et l’habileté, / Car Satan trouve pour les mains oisives / Des méfaits à accomplir. (...)*

sur la table de verre comme avant, « et tout va de plus en plus mal, car j'ai jamais été aussi petite, jamais ! C'est trop pire, je le dis et je le redis ! »

À peine ai-je prononcé ces mots que mon pied glisse et en un instant, plouf ! je suis dans l'eau salée jusqu'au menton. Ma première idée, c'est que je suis tombée dans la mer je sais pas comment. « Dans ce cas, je peux rentrer en train. » Je suis allée à la mer une fois dans ma vie et j'en ai conclu qu'à la plage il y a des gens qui se baignent, des enfants qui creusent le sable avec des pelles, des pensions de famille, et derrière les pensions de famille une gare. Mais je constate bientôt que je suis dans la mare de larmes que j'ai pleurées quand je mesurais trois mètres.

« J'aurais pas dû pleurer autant ! » dis-je en nageant de-ci de-là pour trouver la sortie. « Je suppose que ma punition, ça va être de me noyer dans mes propres larmes ! Ce sera super-bizarre, vraiment ! Toute façon, c'est une journée super-bizarre. »

Là, j'entends quelque chose qui éclabousse dans la mare pas très loin, et j'y vais en nageant pour voir ce que c'est. J'imagine d'abord que c'est un morse ou un hippopotame, mais ensuite je me rappelle que je suis toute petite, et je découvre bientôt que c'est seulement une souris qui a glissé dedans comme moi.

Ça me servirait-il de parler à cette souris ? Tout est tellement sens-dessus-dessous ici en bas qu'une souris pourrait bien parler, je pense. En tout cas, y'a pas de mal à essayer.

– Ô Souris, sais-tu comment sortir de cette mare ? J'en ai assez de nager dans tous les sens, ô Souris !

Je crois que c'est la bonne façon de parler à une souris. Je l'ai jamais fait, mais je l'ai vu dans la grammaire latine de mon frère : *Mus – muris – muri – murem – mure – mus*. Une souris – de la souris – à la souris — une souris – par la souris – Ô souris ! La souris me regarde avec curiosité, et j'ai l'impression qu'elle m'adresse un clin d'œil, mais elle dit rien.

Elle comprend peut-être pas l'anglais. C'est sûrement une souris française, venue avec Guillaume le Conquérant. À vrai dire, même si je suis très forte en histoire, je sais pas trop quand il est venu conquérir. Mais bon, j'essaie la première phrase de mon livre de français.

– *Où est ma chatte<sup>1</sup> ?*

La Souris bondit soudain hors de l'eau, toute frissonnante de terreur. Aïe, je crains d'avoir blessé la pauvre bête.

– Oh, je te demande pardon, j'ai complètement oublié que t'aimes pas les chats.

– Pas aimer les chats ! s'écrie-t-elle d'une voix stridente et véhémence. Et *toi*, t'aimerais les chats si t'étais moi ?

---

<sup>1</sup> En français dans le texte original.

## Alice à Merveilleland

– Bon, peut-être que non, dis-je gentiment. Te fâche pas. D’ailleurs j’aimerais pouvoir te montrer notre chatte Dinah. Je crois que tu changerais d’avis sur les chats si seulement tu pouvais le voir. Elle est si calme et gentille... (Je me parle à moitié à moi-même, en nageant paresseusement dans la mare). Elle reste assise au coin du feu, à ronronner et à lécher ses pattes et à laver son visage — et elle est si douce et moelleuse à caresser — et c’est une telle championne pour capturer les souris — oh, je te demande pardon !

Cette fois, la Souris est toute hérissée, et je suis certaine qu’elle est terriblement offensée.

– Nous allons plus parler d’elle, si t’aimes mieux pas.

– *Nous*, ah oui ! s’exclame la Souris, qui tremble jusqu’au bout de sa queue. Comme si je voulais parler d’un tel sujet ! Notre famille a toujours *détesté* les chats. Des créatures vulgaires, viles, méchantes ! Ne prononce plus jamais ce mot !

– Je le ferai plus !

Je m’empresse de changer le sujet de la conversation.

– Es-tu... aimes-tu... les... les chiens ?

La Souris ne répond pas, et je commence donc sans attendre.

– Il y a un petit chien si mignon près de chez nous, j’aimerais te le montrer ! Un petit terrier à l’œil vif, tu sais, avec oh, des boucles brunes si longues ! Et il va chercher les choses quand tu les lances, et il fait le beau pour demander à manger, et toutes sortes de choses — je me rappelle pas la moitié d’entre elles — et il appartient à un fermier, tu sais, qui dit qu’il est si utile, il vaut au moins cent livres ! Il dit qu’il tue tous les rats et — oh non !

J’ai bien peur de l’avoir offensée de nouveau ! Elle s’enfuit en nageant aussi vite que possible, et en soulevant de grandes vagues dans l’eau de la mare.

Alors je l’appelle doucement.

– Chère Souris ! Reviens donc, et nous ne parlerons ni de chats ni de chiens, si tu les aimes pas !

Quand la souris entend ça, elle fait demi-tour et revient lentement vers moi. Son visage est tout pâle, de rage je crois, et elle dit d’une voix tremblante :

– Allons jusqu’au rivage, et là je te raconterai mon histoire, et tu comprendras pourquoi je déteste les chats et les chiens.

Il est grand temps de partir, car la mare est de plus en plus encombrée par les oiseaux et les animaux qui sont tombés dedans. Il y a un Canard et un Dodo<sup>1</sup>, un Lori et un Aiglon, et d'autres créatures étranges. Je montre le chemin, et toute la troupe nage jusqu'à la rive.

### 3 Une Course Coco et une Longue Queue

C'est vraiment un groupe étrange qui est assemblé sur la berge. Les oiseaux avec des plumes souillées, les animaux avec leur fourrure collante, et tous trempés, mal en point et de mauvaise humeur.

La première chose à faire, évidemment, c'est de trouver comment se sécher. Ils commencent à discuter, et au bout de quelques minutes ça me paraît tout naturel de bavarder avec eux comme si je les avais toujours connus. Je m'entretiens même longuement avec le Lori, qui se met peu à peu à bouder et se contente de répéter : « Je suis plus vieux que toi et je sais mieux », mais je conteste cet argument tant que je connais pas son âge ; comme il refuse absolument de me le révéler, nous avons plus rien à nous dire.

Enfin la Souris, qui semble jouir d'une certaine autorité parmi eux, lance un appel.

– Asseyez-vous donc tous, et écoutez-moi ! Je m'en vais vous sécher, vous allez voir !

Ils s'assoient tous aussitôt en cercle, la Souris au milieu. Je fixe sur elle des yeux inquiets, car je suis sûre que je vais attraper un vilain rhume si je sèche pas bientôt.

– Hum, hum ! dit la souris d'un air important, êtes-vous prêts ? Voici la chose la plus sèche que je connaisse. Silence, s'il vous plaît ! « Guillaume le Conquérant, bénéficiant de l'appui du pape, a vite obtenu la soumission des Anglais, qui avaient besoin d'être dirigés, et s'étaient habitués depuis un certain temps aux usurpateurs et aux conquérants. Edwin et Morcar, les ducs de Mercie et de Northumbrie... »

– Pouah ! dit le Lori en frissonnant.

– Plaît-il ? dit la Souris en fronçant les sourcils, mais très poliment. Tu as dit quelque chose ?

– Pas moi ! répond le Lori.

– J'avais cru. Je continue. « Edwin et Morcar, les ducs de Mercie et de Northumbrie, se sont ralliés à lui. Et même Stigand, le patriotique archevêque de Canterbury, a trouvé cela préférable... »

---

<sup>1</sup> Le dodo était un grand oiseau de l'Île Maurice découvert à la fin du XVIème siècle. Il ne volait pas et n'avait pas d'ennemis, de sorte qu'il ne se méfiait ni des marins qui le mangeaient, ni des animaux apportés par les marins qui mangeaient ses œufs. Au bout d'un siècle, il avait disparu et on l'a à peu près oublié, jusqu'au jour où sa présence dans *Alice au pays des merveilles* l'a rendu célèbre. Les loris sont des sortes de perroquets vivant en Australie et en Polynésie.

## Alice à Merveilleland

– Trouvé *quoi* ? demande le Canard.

– Trouvé *cela*, répond la Souris, plutôt irritée. Tu sais quand même ce que *cela* veut dire.

– Je sais assez bien ce que veut dire *cela* quand je trouve quelque chose, dit le Canard. C'est en général un ver ou une grenouille. La question, c'est ce que l'archevêque a trouvé.

La Souris ne tient pas compte de la question, mais continue rapidement.

– « A trouvé cela préférable de se joindre à Edgar Atheling pour rencontrer Guillaume et lui offrir la couronne. Guillaume s'est d'abord conduit de façon modérée, mais l'insolence de ses Normands... » Comment ça va maintenant, ma chère ? demande-t-elle en se tournant vers moi.

– Toujours aussi mouillée, lui dis-je d'un ton mélancolique. On dirait que ça me sèche pas du tout.

– Dans ce cas, dit solennellement le Dodo en se mettant debout, je propose que nous ajournions cette concertation afin d'adopter immédiatement des résolutions plus draconiennes...

– Hé, dit l'Aiglon, je comprends pas la moitié de ces grands mots, et même je crois que tu les comprends pas non plus !

L'Aiglon baisse la tête pour cacher un sourire. Certains des autres oiseaux gloussent audiblement.

– Ce que j'allais dire, poursuit le Dodo d'un air vexé, c'est que la meilleure manière de nous sécher serait une Course-Coco.

– C'est quoi, une Course-Coco ?

Je pose cette question parce que le Dodo paraît attendre que *quelqu'un* la pose, et que personne d'autre semble avoir envie de parler.

– Eh bien, dit le Dodo, pour l'expliquer, le mieux c'est de le faire.

Mais moi je vais décrire comment le Dodo s'y prend, des fois que vous vouliez essayer vous-même un jour d'hiver. D'abord il marque un parcours, une sorte de cercle.

– La forme exacte a pas d'importance, dit-il.

Tous les participants se mettent sur le parcours, ici et là. Y'a pas de « un, deux, trois, partez », mais ils commencent à courir quand ils veulent, et c'est pas facile de savoir quand la course doit s'arrêter. Enfin quand ils ont couru une demi-heure à peu près, et sont bien secs, le Dodo crie soudain : « La course est finie ! » et ils se regroupent tous autour de lui, haletant, et demandent, « Mais qui a gagné ? »

Le Dodo peut pas répondre à cette question sans réfléchir sérieusement, et il reste assis longtemps avec un doigt appuyé sur son front (la position de Shakespeare dans les images qu'on a de lui), pendant que les autres attendent en silence. Il finit par dire, « *Tout le monde* a gagné, et vous devez *tous* avoir des prix. »

– Mais qui va donner les prix ? demandent-ils en chœur.

## Alice à Merveilleland

– Eh bien, *elle*, évidemment, dit le Dodo, en me montrant du doigt.

Alors ils m’entourent tous, criant de manière confuse, « Prix ! Prix ! »

Que faire ? Je sais pas. Voyons... Dans ma poche ? Ah oui : j’en sors une boîte de dragées (heureusement l’eau salée y est pas entrée), et j’en distribue à tout le monde. Il y en a exactement une par personne.

– Mais elle doit recevoir un prix elle-même, vous savez, dit la Souris.

– Bien sûr, répond gravement le Dodo en se tournant vers moi. Qu’as-tu d’autre dans ta poche ?

– Juste un dé à coudre.

– Donne-le-moi ; dit le Dodo.

Ils se rapprochent tous de moi de nouveau, tandis que le Dodo m’offre solennellement le dé.

– Nous vous prions de bien vouloir accepter cet élégant dé à coudre, dit-il.

À la fin de ce bref discours, ils m’applaudissent tous.

Je juge tout cela absurde, mais ils paraissent si sérieux que j’ose pas rire. Et comme je trouve rien à dire, je me contente de saluer et je prends le dé, d’un air aussi digne que possible.

Ensuite il faut manger les dragées. Cela provoque pas mal de bruit et de confusion, parce que les grands oiseaux se plaignent qu’ils en sentent pas le goût, tandis que les petits s’étouffent et il faut leur donner des tapes dans le dos. Bon, tout est bien qui finit bien, et ils s’assoient de nouveau en cercle, et demandent à la Souris de reprendre son récit.

– Tu as promis de raconter ta propre histoire, lui dis-je, et pourquoi tu détestes les Ch... et les Ch...

Je murmure ces derniers mots, craignant à moitié de l’offenser une fois de plus.

– C’est si long et si triste que... commence la Souris en soupirant.

– Ta queue est longue, certainement, dis-je en admirant la queue de la souris, mais pourquoi dis-tu qu’elle est triste ?

Je réfléchis à ce mystère pendant que la Souris parle, si bien que l’idée que je me fais de son histoire ressemble à ça :

## Alice à Merveilleland

Furieux dit à  
 une souris, qu'il  
 rencontre au logis,  
 « Allons au tri-  
 bunal : je *te* ferai  
 un procès. Viens,  
 ne dis pas non,  
 nous devons  
 y aller, car  
 en vérité je  
 n'ai rien à  
 faire ce ma-  
 tin. » La sou-  
 ris dit au cabot,  
 « Un tel pro-  
 cès, cher  
 monsieur,  
 sans juge  
 ni jury  
 serait une  
 perte de  
 temps. »  
 « Je serai  
 le juge, je  
 serai le  
 jury, dit  
 le chien  
 malin. Je  
 jugerai  
 tout le  
 procès  
 et à  
 mort  
 je te  
 con-  
 dam-  
 ne-  
 rai.

- Tu n'écoutes pas ! me dit sévèrement la Souris. À quoi penses-tu ?
  - Je te demande pardon, dis-je humblement. Tu étais arrivée à la cinquième courbe, je crois.
  - Absolument *pas* ! s'écrie la Souris, furieuse. Je ne...
  - Un nœud ! Oh, laisse-moi t'aider à le dénouer !
- Comme j'aime beaucoup me rendre utile, je regarde autour de moi à la recherche du nœud.
- Je ne ferai rien de tel. Tu m'insultes en disant tant de sottises !
- Elle se lève et s'en va.

## Alice à Merveilleland

– Je voulais pas t’insulter. Mais tu te fâches facilement, tu sais !

La souris se contente de grogner en guise de réponse.

– Reviens, s’il te plaît, et termine ton histoire !

Tous les autres se joignent à moi.

– Oui, s’il vous plaît !

Mais la souris secoue la tête avec impatience, et presse le pas.

– Quel dommage qu’elle ait pas voulu rester ! soupire le Lori dès qu’elle est hors de vue.

Une vieille Crabe profite de l’occasion pour s’adresser à sa fille.

– Ah, ma chérie ! Que cela te serve de leçon : ne perds jamais *ton* sang-froid !

– Tais-toi, M’man ! dit la jeune Crabe, assez vivement. Tu ferais perdre patience à une huître !

– Si seulement ma Dinah était là, ah vraiment ! dis-je sans m’adresser à personne en particulier. *Elle* aurait vite fait de la ramener !

– Et qui est Dinah, si je peux me permettre de poser la question ? demande le Lori.

Je réponds avec enthousiasme, car je suis toujours prête à parler de ma chouchoute.

– Dinah est ma chatte. Et c’est vraiment la championne pour attraper les souris, vous imaginez pas ! Et oh, j’aimerais que vous puissiez la voir chasser les oiseaux ! À peine a-t-elle aperçu un petit oiseau qu’elle est déjà en train de le croquer !

Ces paroles produisent un effet remarquable dans le groupe. Certains des oiseaux s’envolent aussitôt. Une vieille Pie commence à s’emmitoufler soigneusement.

– Je dois vraiment rentrer, remarque-t-elle. L’air du soir ne vaut rien pour ma gorge !

Et une Canarie appelle ses enfants d’une voix tremblante.

– Venez, mes chéris. Il est grand temps que vous soyez tous au lit !

Ils partent tous sous divers prétextes, et je me retrouve bientôt seule.

J’aurais mieux fait de pas mentionner Dinah ! Personne ne semble l’aimer, ici en bas, pourtant je suis sûre que c’est le meilleur chat du monde ! Oh, ma chère Dinah ! Je me demande si je te reverrai jamais !

Là, je me remets à pleurer, car je me sens bien seule et désolée. Au bout d’un moment, cependant, j’entends un petit trotinement au loin, et je lève vivement les yeux, espérant à moitié que la Souris ait changé d’avis et revienne achever son histoire.

## 4 Le Lapin Envoie un Petit Louis

C'est le Lapin Blanc, qui revient lentement en regardant de tous côtés d'un air inquiet, comme s'il avait perdu quelque chose. Et je l'entends murmurer, « La Duchesse ! La Duchesse ! Oh mes pauvres pattes ! Oh ma fourrure et mes moustaches ! Elle va me faire exécuter, aussi sûr que les furets sont des furets ! Où ai-je pu les laisser tomber, je me le demande ? » Je devine tout de suite qu'il cherche l'éventail et les gants blancs, et je me mets naturellement à les rechercher, mais je les vois nulle part. Tout semble avoir changé depuis ma baignade dans la mare. Et la grande salle, avec la table de verre et la petite porte, a complètement disparu.

Le Lapin remarque vite ma présence, et m'interpelle d'un ton irrité.

– Voyons, Mary Ann, que faites-vous ici ? Courez immédiatement à la maison et rapportez-moi une paire de gants et un éventail !

Il m'a tellement fait peur que je me précipite aussitôt dans la direction qu'il m'indique, sans essayer de lui expliquer son erreur. « Il me prend pour sa femme de chambre », dis-je en courant. « Il sera bien étonné quand il découvrira qui je suis ! Mais je ferais mieux de lui rapporter son éventail et ses gants – disons, si j'arrive à les trouver. » En parlant ainsi, j'arrive devant une jolie petite maison, et le nom « B. LAPIN » est gravé sur une plaque de cuivre fixée à sa porte. J'entre sans frapper et je monte aussitôt à l'étage, craignant de rencontrer la vraie Mary Ann et d'être chassée de la maison avant d'avoir trouvé l'éventail et les gants.

Comme c'est étrange d'accomplir des tâches pour un lapin ! Je suppose qu'ensuite ce sera Dinah qui me donnera des tâches à accomplir ! J'imagine ce qui pourrait se passer.

– Miss Alice ! Venez ici tout de suite et préparez-vous pour votre promenade !

– J'arrive dans une minute, nourrice ! Mais je dois surveiller ce trou de souris jusqu'au retour de Dinah, et empêcher la souris de sortir.

Seulement je pense pas qu'ils garderaient Dinah dans la maison si elle se mettait à donner des ordres aux gens de cette manière.

Tout en m'imaginant devant le trou de souris pour obéir à Dinah, j'entre dans une petite pièce bien rangée, avec une table à la fenêtre et dessus (comme je l'espérais) un éventail et deux ou trois paires de petits gants blancs. Je prends l'éventail et une paire de gants et je suis sur le point de sortir de la pièce quand j'aperçois une petite bouteille près du miroir. Y'a pas d'étiquette disant « BUVEZ-MOI » cette fois, mais je la débouche quand même et la porte à mes lèvres. Je sais que quelque chose d'intéressant se passe toujours quand je mange ou bois n'importe quoi. Je vais donc voir ce que fait cette bouteille. J'espère qu'elle me fera grandir de nouveau, car j'en ai vraiment assez d'être une si petite chose !

C'est bien ce qui arrive, et plus vite que je m'y attendais : avant d'avoir bu la moitié de la bouteille, je sens que ma tête bute sur le plafond, et je dois me baisser si je veux éviter que ma nuque se casse. Je repose la bouteille, et je dis : « Ça suffit – J'espère que je vais pas grandir plus – Au point où j'en suis, je peux pas passer la porte – J'aurais dû en boire moins ! »

Hélas ! Trop tard ! Je continue à grandir, à grandir, et bientôt je dois m'agenouiller sur le parquet. Encore une minute et ça suffit pas, et j'essaie de me coucher avec un coude à la porte et l'autre bras enroulé autour de ma tête. Je n'arrête pas de grandir et je suis obligée, en fin de compte, de sortir un bras par la fenêtre et de glisser mon pied dans la cheminée, et je dis : « Bon, je peux pas en faire plus. Que *vais-je* devenir ? »

Heureusement, la petite bouteille magique a produit tout son effet, et je cesse de grandir. Ma position est tout de même très inconfortable, et je vois pas trop comment je pourrai jamais ressortir de cette maison, donc je suis carrément de mauvaise humeur.

Je commence une conversation avec moi-même, comme d'habitude.

– C'était mieux à la maison, quand on passait pas son temps à grandir et à rapetisser, et à devoir obéir à des souris et à des lapins. Je souhaiterais presque être pas entrée dans ce trou de lapin – et pourtant – et pourtant – c'est plutôt curieux, tu sais, cette sorte de vie ! Je me demande ce qui a bien *pu* m'arriver ! Quand je lisais des contes de fées, je pensais que ce genre de chose pouvait jamais exister, et maintenant me voici en plein dedans ! Faudrait qu'on écrive un livre sur moi, oui faudrait ! Et quand je serai grande, j'en écrirai un – mais je suis déjà grande maintenant... En tout cas y'a plus de place pour grandir encore *ici*.

– Oui, mais tu deviendras *jamais* plus vieille que maintenant ? Ce serait pas mal, d'un côté, de jamais devenir une vieille femme – mais d'un autre côté, d'avoir toujours des leçons à apprendre ! Oh, j'aimerais pas *ça* !

– Oh, Alice la bêtasse ! Comment tu pourrais apprendre tes leçons ici ? Regarde, y'a à peine la place pour toi, et pas de place du tout pour un seul livre de leçons !

Je continue, en parlant d'abord pour une Alice et ensuite pour l'autre, et ça fait une assez bonne conversation. Mais au bout de quelques minutes, j'entends une voix dehors et je m'arrête pour écouter.

– Mary Ann ! Mary Ann ! Apportez-moi mes gants immédiatement !

Y'a ensuite un petit piétinement dans l'escalier. Je sais que c'est le Lapin qui vient me chercher, et je tremble tellement que je secoue la maison. J'ai complètement oublié que je suis maintenant mille fois plus grande que le Lapin et que j'ai aucune raison d'avoir peur de lui.

## Alice à Merveilleland

Le Lapin finit par arriver à la porte et essaie de l'ouvrir. Mais comme elle s'ouvre vers l'intérieur et que mon coude s'appuie dessus, il essaie en vain. Je l'entends marmonner : « Dans ce cas je vais faire le tour et entrer par la fenêtre. »

C'est ce que tu crois ! J'attends jusqu'au moment où je pense l'entendre juste sous la fenêtre, et je sors soudain ma main pour tenter de le saisir. Je n'attrape rien du tout, mais j'entends un petit cri et une chute et un bruit de verre cassé, dont je conclus qu'il est sans doute tombé dans un châssis à concombres, ou quelque chose de ce genre.

J'entends ensuite une voix furieuse – celle du Lapin.

– Pat ! Pat ! Où es-tu ?

– Tiens donc, je suis là, répond une voix que je connais pas. En train de déterrer des pommes, vote honneur !

– Déterrer des pommes, vraiment ! dit le Lapin, en rage. Viens ici ! Sors-moi de là !

Nouveaux bris de verre.

– Alors dis-moi, Pat, qu'est-ce que c'est, dans la fenêtre ?

– Sûr que c'est un bras, vote honneur !

Il le prononce « beurras ».

– Un bras, espèce de dindon ! Qui a jamais vu un bras de cette taille ? Allons, il remplit toute la fenêtre !

– Sûr qu'il la remplit, vote honneur, mais n'empêche que c'est un bras.

– Eh bien, il a rien à faire là, en tout cas. Monte l'enlever !

Un long silence succède à ces mots. J'entends seulement des chuchotements de temps en temps.

– Sûr que j'aime pas ça, vote honneur, pas du tout, pas du tout !

– Fais ce je te dis, espèce de froussard !

À la fin, je ressors ma main et j'essaie encore d'en saisir un. Cette fois, y'a deux petits cris et de nouveaux bruits de verre brisé. Ils doivent avoir beaucoup de châssis à concombres ! Je me demande ce qu'ils feront ensuite. Pour ce qui est de me sortir de la fenêtre, j'aimerais bien qu'ils y *arrivent*. J'ai pas trop envie de rester là-dedans plus longtemps !

J'entends plus rien pendant un moment. Et puis y'a un roulement de petites roues de charrette et le son d'un bon nombre de voix parlant en même temps.

– Où est l'autre échelle ?

– Eh, j'en avais qu'une à apporter. Louis a l'autre.

– Louis ! Apporte-la ici, mon gars ! Ici, mettez-les dans ce coin. Non, attachez-les ensemble d'abord, elles montent même pas à la moitié de la hauteur.

## Alice à Merveilleland

- Oh, ça ira bien. Fais pas ton difficile.
- Ici, Louis ! Attrape cette corde.
- Le toit va tenir ?
- Attention cette ardoise qui bouge.
- Oh, elle tombe ! Vos têtes là-dessous !

(Un grand bruit.)

- Dites donc, qui a fait ça ?
- C'est Louis, j'imagine.
- Qui va descendre dans la cheminée ?
- Ah non, pas *moi* ! *Toi*, t'as qu'à !
- Tiens donc, et quoi encore !
- Louis doit descendre.
- Allez, Louis, le maître dit que tu dois descendre dans la cheminée !

Oh, c'est donc Louis qui doit descendre dans la cheminée, hein ? Ils mettent tout sur le dos de Louis, on dirait ! J'aimerais pas être à la place de Louis. Cette cheminée est étroite, mais je *pense* que je peux donner un petit coup de pied !

J'enfonce mon pied le plus loin possible dans la cheminée. Au moment où j'entends un petit animal (je peux pas deviner quelle sorte d'animal) froter et gratter dans la cheminée pas trop loin, je me dis que c'est Louis et je donne un bon coup de pied. Ensuite, j'attends de voir ce qui va se passer.

La première chose que j'entends, c'est un grand chœur de « Tiens voilà Louis ! » puis la voix du Lapin seul.

- Attrape-le, toi près de la haie !

Puis un silence, et une nouvelle confusion de voix.

- Relevez-lui la tête.
- Le cognac, maintenant.
- Ne l'étouffez pas.
- Comment c'était, mon vieux ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Dis-nous tout !

Enfin, une petite voix faible et grinçante, dont je me dis que c'est celle de Louis.

– Bah, je sais pas vraiment... Pas plus, merci ; je me sens mieux... mais je suis trop secoué pour vous raconter... tout ce que je sais, c'est que quelque chose me percute comme un diable dans une boîte et que je m'envole comme une fusée !

- Ça, c'est que t'as fait, mon vieux ! disent les autres.

– Nous devons brûler la maison ! dit le Lapin.

Là, je crie aussi fort que je peux.

– Si vous faites ça, je lance Dinah sur vous !

Un silence de mort me répond. Je me demande ce qu'ils *vont* faire maintenant ! S'ils étaient pas complètement idiots, ils enlèveraient le toit. Au bout d'une minute ou deux, je les entends bouger de nouveau, et le Lapin dit :

– Une brouette pleine suffira pour commencer.

Une brouette pleine de *quoi* ? Je le découvre vite, car une pluie de petit cailloux arrive en crépitant à la fenêtre, et j'en reçois quelques-uns sur le visage. Faut que je les arrête.

– Feriez mieux de pas recommencer ! leur dis-je, ce qui produit un nouveau silence de mort.

Je remarque, et ça manque pas de m'étonner, que les cailloux se transforment en petits gâteaux quand ils tombent par terre. Une idée lumineuse me vient : si je mange un de ces gâteaux, c'est sûr que ça changera ma taille. Et comme je peux pas grandir encore, je suppose que je vais rapetisser.

J'avale donc un des gâteaux, et je suis enchantée de constater que je commence aussitôt à rétrécir. Dès que je suis assez petite pour passer par la porte, je sors en courant de la maison, et je vois une belle foule de petits animaux et d'oiseaux qui attendent dehors. Le pauvre petit lézard, Louis, est au milieu, soutenu par deux cochons d'Inde qui lui donnent à boire d'une bouteille. Ils se précipitent tous sur moi dès que j'apparais, mais je cours aussi vite que possible et je me trouve bientôt en sécurité dans une épaisse forêt.

« La première chose que j'ai à faire », dis-je, « c'est de revenir à ma vraie taille. Et la seconde, c'est de trouver le moyen d'entrer dans cet adorable jardin. C'est le meilleur plan, je pense. »

Cela semble un excellent plan, y'a pas de doute, simplement et proprement agencé. La seule difficulté, c'est que j'ai pas la moindre idée sur la façon de le mettre en route. Et pendant que je scrute nerveusement les arbres à la recherche d'une idée, un petit aboiement sec juste au-dessus de ma tête me fait lever les yeux en toute hâte.

Un gigantesque chiot me regarde de là-haut avec de grands yeux ronds, et avance timidement une patte pour essayer de me toucher. « Pauvre petite chose », dis-je d'un ton susceptible de l'amadouer, et je tente tant bien que mal de siffler. Mais je suis terrifiée en pensant qu'il a peut-être faim, auquel cas il pourrait bien me manger malgré mes efforts pour l'amadouer.

Sachant à peine ce que je fais, je saisis un petit bout de branche et je le tends au chiot. Là-dessus il saute en l'air sur ses quatre pattes à la fois en jappant de joie, et bondit sur le bâton pour jouer avec. Je me mets à l'abri derrière un grand chardon pour éviter d'être écrasée. Mais dès qu'il me voit réapparaître de l'autre côté, le chiot bondit de nouveau pour attraper le bâton, et tombe cul par-dessus tête dans sa hâte. C'est comme si je

voulais jouer avec un cheval de trait, en risquant à tout moment d'être aplatie sous ses sabots. Je cours encore autour du chardon, et le chiot commence une série de charges pour attraper la bâton, bondissant à chaque fois un peu en avant et beaucoup en arrière, sans cesser d'aboyer d'une voix rauque, et finit par s'asseoir à une bonne distance, haletant, la langue pendante et ses gros yeux à moitié fermés.

Cela me semble une bonne occasion de m'enfuir. Je me mets donc à courir jusqu'à ce que je sois bien fatiguée et hors d'haleine, et que j'entende presque plus les aboiements du chiot.

« N'empêche que c'était un gentil petit chiot », dis-je en m'appuyant sur un bouton d'or pour me reposer, et en m'éventant avec une de ses feuilles. « J'aurais bien aimé lui apprendre des tours, si – si seulement j'avais eu la bonne taille pour le faire ! Oh là là ! J'oubliais que je dois regrandir. Voyons, comment faire ? Je suppose que je dois boire ou manger quelque chose. Mais quoi ? C'est la grande question. »

La grande question est certainement « Quoi ? » J'examine les fleurs et les brins d'herbe autour de moi, mais je vois rien qui ressemble à ce que je pourrais manger ou boire pour grandir. Y'a un grand champignon qui pousse près de moi, à peu près de ma taille. Je regarde sous le champignon, et des deux côtés, et derrière, puis il me vient à l'idée que je pourrais aussi bien regarder dessus.

Je me hisse sur la pointe des pieds et je jette un coup d'œil par-dessus le bord du champignon. Mon regard rencontre aussitôt celui d'une grande chenille bleue, assise au sommet, les bras croisés, en train de fumer tranquillement un long narguilé, sans accorder la moindre attention à moi ni à rien d'autre.

## 5 Conseils d'une Chenille

La Chenille et moi, nous nous observons un long moment en silence. Enfin la Chenille sort le narguilé de sa bouche et s'adresse à moi d'une voix indolente et assoupie.

– Qui es-tu ?

Ça encourage pas la conversation. Je réponds, plutôt timidement :

– Je... Je sais pas trop, madame, juste maintenant... Au moins je sais qui *j'étais* quand je me suis levée ce matin, mais je crois qu'on m'a changée plusieurs fois depuis.

– Que veux-tu dire ? demande sévèrement la Chenille. Explique-toi !

– Je peux pas m'expliquer *moi*, je le crains, madame, parce que je suis pas *moi*, vous voyez.

– Je vois pas, dit la Chenille.

## Alice à Merveilleland

– Je crains de pas pouvoir être plus claire, dis-je très poliment, parce que je le comprends pas moi-même, pour commencer. Et ça vous met la tête à l’envers de passer par tant de tailles différentes dans la même journée.

– Mais non, dit la Chenille.

– Peut-être que ça vous est pas encore arrivé, mais quand vous devrez vous transformer en chrysalide – vous devrez, un de ces jours, vous savez — et ensuite en papillon, j’imagine que vous vous sentirez un peu bizarre, non ?

– Pas du tout, dit la Chenille.

– Bon, peut-être que *vous* ressentez les choses autrement, mais ce que je sais, c’est que *moi* je me sentirais très bizarre.

– Toi ! dit la Chenille d’un ton méprisant. Qui es-tu, *toi* ?

Nous voici revenus au point de départ. Elle m’énerve, cette Chenille, à faire des réponses *si* courtes. Je me dresse autant que je peux et je lui dis sérieusement :

– Je pense que vous devriez d’abord me dire qui *vous* êtes.

– Pourquoi ? demande la Chenille.

Encore une question difficile. Comme je trouve aucune bonne réponse, et que la Chenille me paraît de *très* mauvaise humeur, je décide de m’en aller.

– Reviens ! m’appelle la Chenille. J’ai quelque chose d’important à te dire !

Ça pourrait être intéressant, alors je reviens.

– Garde ton calme, dit la Chenille.

– C’est tout ? dis-je en m’efforçant de contrôler ma colère.

– Non, dit la Chenille.

Bah, autant attendre. J’ai rien d’autre à faire, et après tout elle pourrait me dire quelque chose qui vaut la peine. Pendant quelques minutes, elle fume sans rien dire. Mais enfin elle décroise ses bras, ressort le narguilé de sa bouche, et dit :

– Alors tu crois que tu as changé, c’est ça ?

– Je crains que oui, madame. Je peux pas me rappeler les choses comme je pouvais, et je reste pas à la même taille plus de dix minutes !

– Te rappeler *quelles* choses ? demande la Chenille.

– Eh bien, j’ai essayé de réciter *Comme la petite abeille active*, mais c’est sorti tout différent !

## Alice à Merveilleland

– Récite *Vous êtes vieux, père William*<sup>1</sup>, dit la Chenille.  
Je croise les mains et je commence.

*Vous êtes vieux, Pèr' William, dit l'adolescent  
Et vos cheveux sont devenus tout blancs ;  
Pourtant vous vous tenez tout le temps sur la tête  
À votre âge n'est-ce pas un peu bête ?*

*Quand j'étais jeun', répond le père à son garçon,  
Je craignais fort d'abîmer ma cervelle ;  
Mais maintenant je sais que j'ai rien dans l'citron,  
Alors je l'fais encore et de plus belle.*

*Vous êtes vieux, dit le gamin, je le répète,  
Et vous êtes devenu vraiment gras ;  
Pourtant, vous faites de bien belles galipettes –  
Comment, je vous prie, expliquez-vous ça ?*

*Quand j'étais jeun', dit-il en hochant l'ciboulot,  
Je conservais tous mes membres bien souples  
Avec ce bon onguent – vingt shillings le kilo –  
J'en ai des boîtes, je t'en vends un couple ?*

---

<sup>1</sup> Poème édifiant écrit vers 1805 par Robert Southey, poète célèbre en son temps – dont le principal titre de gloire est de nous avoir légué l'histoire de Boucle d'Or et des trois ours.

*Vous êtes vieux, Père William, s'écrie le jeune homme, / Les quelques boucles qui vous restent sont grises ; / Vous êtes en bonne santé, Père William, un vigoureux vieillard, / Dites-m'en la raison je vous prie.*

*Aux jours de ma jeunesse, répond Père William, / Je me suis souvenu que la jeunesse s'envolerait vite, / Et je n'ai abusé ni de ma santé ni de ma vigueur / Afin de ne pas en manquer plus tard. (...)*

## Alice à Merveilleland

*Vous êtes vieux, et vot' mâchoire a le défaut  
De pouvoir manger que de la bouillie ;  
Or vous avez croqué l'oie, son bec et ses os –  
Comment y arrivez-vous, je vous prie ?*

*Quand j'étais jeun', dit son père, au bord de la Loire,  
Je parlais à ma femme jour et nuit ;  
La force que ça a donné à ma mâchoire  
A tenu le coup jusqu'à aujourd'hui.*

*Vous êtes vieux ; à l'âge où l'on pourrait penser  
Que vot' vue est devenue imparfaite,  
Vous t'nez une anguille en équilib' sur vot' nez –  
Dites-moi s'il vous plaît comment vous faites ?*

*J'ai répondu à trois questions, lui dit son père.  
Ça suffit, j'ai perdu assez de temps  
À écouter tes boniments. Allez, va-t'en,  
Ou j'te chasse à coups de pied dans l'derrière !*

– Ce n'est pas bien récité, dit la Chenille.

– Pas *très* bien, je le crains, dis-je timidement. Certains mots ont été changés.

– C'est faux du début à la fin, dit la Chenille d'un ton décidé.

Nous ne disons rien pendant quelques minutes. La Chenille est la première à parler.

– Quelle taille veux-tu avoir ?

– Oh, n'importe quelle taille, je suis pas difficile, mais j'aime pas changer tout le temps, vous savez.

– Je ne sais *pas*, dit la Chenille.

Je dis rien. On m'a jamais autant contredite de toute ma vie, et je sens que je perds mon sang-froid.

– Es-tu satisfaite maintenant ? dit la Chenille.

– Eh bien, j'aimerais devenir *un peu* plus grande, madame, si ça vous dérange pas. Huit centimètres, c'est vraiment minable.

– C’est une excellente taille, non mais ! grommelle la Chenille en se dressant de toute sa hauteur (elle mesure exactement huit centimètres).

– Mais j’y suis pas habituée ! dis-je d’un ton pitoyable.

Sont pénibles, ces créatures, à se vexer si facilement.

– Tu finiras par t’y habituer, dit la Chenille.

Elle remet le narguilé dans sa bouche et recommence à fumer.

Cette fois, j’attends patiemment qu’elle se décide à reparler. Au bout d’une minute ou deux, la Chenille enlève le narguilé de sa bouche, bâille une ou deux fois, et se secoue. Puis elle descend du champignon et s’en va en rampant dans l’herbe.

– Un côté te fera grandir, et l’autre côté te fera rapetisser, se contente-t-elle de remarquer en partant.

« Un côté de quoi ? L’autre côté de quoi ? » me dis-je intérieurement.

– Du champignon, dit la Chenille, comme si j’avais parlé à haute voix. Puis elle disparaît.

Je regarde le champignon pensivement, en cherchant à déterminer quels sont ses deux côtés. Comme il est parfaitement rond, c’est une question très difficile. En fin de compte, je l’entoure de mes bras autant que je peux, et je casse un petit morceau du bord avec chaque main.

« Et maintenant, lequel est lequel ? » me dis-je. Je grignote un bout du morceau de la main droite pour essayer. Aussitôt, je sens un choc violent sous mon menton : il s’est cogné sur mon pied !

Ce changement soudain me fait très peur, mais je n’ai pas de temps à perdre, car je rétrécis rapidement. Je dois me dépêcher de manger un bout de l’autre morceau. Mon menton s’appuie si fort sur mon pied que j’ai à peine la place d’ouvrir ma bouche. Mais j’y arrive quand même, et j’avale un peu du morceau de la main gauche.

« Ouf ! ma tête est enfin libre », dis-je d’un ton joyeux, qui devient vite inquiet quand je découvre que mes épaules ont disparu. Tout ce que je peux voir, quand je regarde vers le bas, c’est une immense longueur de cou, qui semble s’élever comme une tige d’une mer de feuilles vertes s’étalant loin dessous.

« C’est *quoi*, toute cette verdure ? » dis-je. « Et *où* se cachent mes épaules ? Et oh, mes pauvres mains, comment se fait-il que je puisse pas vous voir ? » Je les remue tout en parlant, mais ça semble produire aucun effet, sauf un peu d’agitation parmi les feuilles lointaines.

J’ai aucune chance d’amener mes mains à ma tête, on dirait, donc j’essaie d’amener ma tête à mes mains, et je suis enchantée de découvrir que mon cou veut bien se tordre dans n’importe quelle direction, comme un serpent. J’ai juste réussi à le courber vers le bas en un gracieux zigzag, et je m’apprête à plonger dans les

feuilles – dont je constate qu’elles ne sont que les sommets des arbres sous lesquels je me promenais – quand un sifflement aigu me fait reculer brusquement : un grand pigeon vient de me voler au visage, et me frappe violemment de ses ailes.

– Serpent ! glapit le Pigeon.

– Je suis pas un serpent, dis-je, indignée. Laissez-moi tranquille !

– Serpent, je le répète ! répète le Pigeon, mais sur un ton plus modéré, avant d’ajouter, dans une sorte de sanglot, « J’ai tout essayé, mais rien ne semble leur convenir ! »

– J’ai aucune idée de ce que vous voulez dire.

– J’ai essayé les racines des arbres, et j’ai essayé les talus, et j’ai essayé les haies, continue le Pigeon sans me prêter attention, mais ces serpents ! Impossible de les contenter !

Je suis de plus en plus perplexe, mais ça sert à rien de dire quelques chose tant que le Pigeon a pas fini.

– Comme si ce n’était pas un souci suffisant de couvrir les œufs, je dois rester sur le qui-vive, maudits serpents, jour et nuit ! Hé, je n’ai pas fermé l’œil une seconde depuis trois semaines !

– Je suis désolée que vous ayez ces ennuis, dis-je en commençant à comprendre de quoi il parlait.

– Et juste quand j’ai choisi l’arbre le plus haut du bois, continue le Pigeon en élevant sa voix jusqu’à un hurlement, et juste quand je pense m’être enfin libéré d’eux, il faut qu’ils descendent du ciel en se tortillant ! Beurk, Serpent !

– Mais je suis *pas* un serpent, je vous dis ! Je suis une... Je suis une...

– Et alors ? Vous êtes une *quoi* ? Je vois bien que vous essayez d’inventer quelque chose !

– Je... je suis une petite fille, dis-je en hésitant, car je me souviens du nombre de transformations que j’ai subies aujourd’hui.

– Vous plaisantez ! dit le Pigeon d’un ton de profond mépris. J’ai vu beaucoup de petites filles en mon temps, mais pas *une* avec un cou comme celui-là ! Non, non ! Vous êtes un serpent, et cela ne sert à rien de le nier. Je suppose qu’ensuite vous prétendrez que vous n’avez jamais goûté un œuf !

– J’ai mangé des œufs, certainement. Mais les petites filles mangent autant d’œufs que les serpents, vous savez.

– J’y crois pas. Mais si c’est vrai, alors ce sont des sortes de serpents. Je ne peux rien dire de plus.

La nouveauté de cette idée me coupe le sifflet pendant une minute ou deux, et le Pigeon en profite pour revenir à la charge.

– Vous cherchez des œufs, je sais *ça* parfaitement. Et cela revient au même que vous soyez une petite fille ou un serpent.

– Ça revient pas au même pour moi. Mais il se trouve que je cherche pas des œufs. Et si j’en cherchais, je voudrais pas des vôtres : j’aime pas les œufs crus.

– Dans ce cas, allez-vous-en ! dit le Pigeon dédaigneusement, en revenant dans son nid.

Je m’accroupis comme je peux au milieu des arbres. Mon cou ne cesse de s’emmêler dans les branches, et je dois constamment m’arrêter pour le tirer de là. Au bout d’un moment, je me souviens que je tiens toujours des morceaux de champignon dans mes mains, et j’entreprends très prudemment de grignoter d’abord l’un et ensuite l’autre. Je deviens tantôt plus grande, tantôt plus petite, jusqu’à ce que j’arrive à me ramener à ma taille habituelle.

Y’a si longtemps que j’ai pas approché de la bonne taille, ça me fait tout bizarre pour commencer. Mais je m’y habitue en quelques minutes, et je me mets à me parler, comme d’habitude. « Bon, j’en suis à la moitié de mon plan ! Comme tous ces changements sont étranges ! Je suis jamais sûre de ce que je vais être d’une minute à l’autre ! Tout cas, je suis revenue à ma bonne taille. Maintenant, faut que j’entre dans ce beau jardin – comment faire, mystère. » En disant ça, j’arrive soudain dans une clairière, avec une petite maison d’un mètre de haut dedans. Je sais pas qui y habite, mais ça irait pas de leur tomber dessus grande comme je suis. Hé, je leur ferais tellement peur qu’il deviendraient fous ! Je grignote donc un peu du morceau de la main droite, et je m’approche de la maison seulement quand je suis redescendue à vingt centimètres.

## 6 Porc et poivre

Je regarde la maison pendant une minute ou deux, et je me demande ce que je dois faire, quand un valet en livrée accourt soudain depuis le bois (je le considère comme un valet parce qu’il est vêtu d’une livrée – sinon, d’après son seul visage, je l’aurais appelé poisson) et frappe vigoureusement à la porte avec ses phalanges. Un autre valet en livrée, avec un visage rond et de grands yeux de crapaud, ouvre la porte. J’observe que les deux valets portent des perruques poudrées et frisottées couvrant toute leur tête. Je suis très curieuse de découvrir ce que ça veut dire, et je me glisse un peu hors du bois pour écouter.

Le Valet-Poisson commence par prendre sous son bras une immense lettre, presque aussi grande que lui, et par la tendre à l’autre en disant d’un ton solennel :

– Pour la Duchesse. Une invitation de la Reine à jouer au croquet.

Le Valet-Crapaud répète, du même ton solennel, en changeant seulement un peu l’ordre des mots.

– De la Reine. Une invitation pour la Duchesse à jouer au croquet.

Puis ils s'inclinent tous les deux, et leurs boucles s'emmêlent.

Ça me fait tellement rire que je suis obligée de reculer dans le bois de peur qu'ils m'entendent. Quand je regarde de nouveau, le Valet-Poisson est parti, et le Valet-Crapaud est assis par terre près de la porte, à fixer le ciel d'un air stupide.

Je vais timidement jusqu'à la porte et je frappe.

– Il ne sert à rien de frapper, dit le Valet, et cela pour deux raisons. Premièrement, parce que je suis du même côté de la porte que vous. Deuxièmement, parce qu'ils font un tel boucan à l'intérieur que personne ne pourrait vous entendre.

Y'a en effet un vacarme extraordinaire à l'intérieur – ça hurle et ça éternue constamment, et de temps en temps un grand fracas retentit, comme si on cassait une assiette ou une théière.

– Dans ce cas, dis-je, comment je fais pour entrer, s'il vous plaît ?

– Cela pourrait avoir un sens de frapper, dit le Valet sans faire attention à moi, si la porte était entre nous. Par exemple, si vous étiez à *l'intérieur*, vous pourriez frapper, et je pourrais vous laisser sortir, vous voyez.

Il ne cesse de regarder le ciel en parlant, ce que je trouve décidément impoli. Mais peut-être qu'il n'y peut rien. Ses yeux sont *tellement* près du sommet de sa tête. Mais il pourrait quand même répondre aux questions. Je répète :

– Comment je fais pour entrer ?

– Je vais rester assis là, remarque le Valet, jusqu'à demain...

À ce moment, la porte de la maison s'ouvre, et un grand plat fonce tout droit vers la tête du Valet, frôle seulement son nez et se casse en mille morceaux sur un arbre derrière lui.

– ...ou après-demain, peut-être, continue le valet sur le même ton, exactement comme si rien ne s'était passé.

– Comment je fais pour entrer ? je redemande, en parlant plus fort.

– *Devez-vous* vraiment entrer ? C'est la première question, vous savez.

C'est la première question, sans doute, mais j'aime pas qu'on me le dise. La manière dont toutes ces créatures argumentent est vraiment pénible. Y'a de quoi devenir folle !

Le Valet semble penser que ce qu'il a de mieux à faire, c'est de répéter sa remarque, en la variant un peu.

– Je vais rester assis là, de temps à autre, pendant des jours et des jours.

– Mais que dois-je faire ? dis-je.

– Ce qui te plaît, dit le Valet, et il se met à siffler.

Oh, ça ne sert à rien de lui parler. C'est un parfait idiot ! Bon, j'ouvre la porte et j'entre.

La porte ouvre directement sur une grande cuisine, qui est pleine de fumée d'un bout à l'autre. La Duchesse est assise au milieu, sur un tabouret à trois pieds, en train de bercer un bébé. La cuisinière, penchée au-dessus du feu, remue un grand chaudron qui paraît plein de soupe.

Y'a certainement trop de poivre dans cette soupe, me dis-je en éternuant. Y'en a trop dans *l'air*, tout cas. Même la Duchesse éternue de temps en temps. Quant au bébé, il alterne éternuements et hurlements sans un moment de répit. Les deux seules créatures dans la cuisine à *pas* éternuer sont la cuisinière et un grand chat allongé devant la cheminée, qui sourit jusqu'aux oreilles.

– Pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, dis-je assez timidement (car je suis pas sûre que ce soit bien poli de parler la première), pourquoi votre chat sourit comme ça ?

– C'est un Chat du Cheshire<sup>1</sup>, dit la Duchesse, voilà pourquoi. Cochon !

Elle dit ce dernier mot avec une violence si soudaine que je peux m'empêcher de sursauter. Mais je vois vite que c'est adressé au bébé, et pas à moi, alors je reprends courage et je continue.

– Je savais pas que les Chats du Cheshire souriaient toujours. En fait, je savais pas que les chats *pouvaient* sourire.

– Ils le peuvent tous, dit la Duchesse. Et ils le font presque tous.

– J'en connais aucun qui le fait, dis-je poliment, très contente d'avoir engagé une conversation.

– Tu ne sais pas grand-chose, dit la Duchesse, c'est un fait.

Je n'apprécie pas beaucoup le ton de cette remarque, et je me dis que je pourrais aussi bien changer le sujet de la conversation. Alors que je suis en train d'en chercher un, la cuisinière retire le chaudron de soupe du feu et entreprend aussitôt de lancer tout ce qu'elle a sous la main en direction de la Duchesse et du bébé – les tisonniers d'abord, puis une pluie de casseroles, de plats et d'assiettes. La Duchesse s'en préoccupe pas, même quand ils l'atteignent ; et le bébé hurlait déjà tellement qu'il est impossible de dire si les projectiles le blessent ou non. Je me mets à crier en sautant sur place, aiguillonnée par la terreur.

– Oh, je vous en *prie*, faites attention ! Oh, c'en est fait de son *précieux* nez !

Une énorme soupière le survole en rase-motte et le manque de justesse.

– Si tout le monde s'occupait de ses affaires, dit la Duchesse en grognant, le monde tournerait beaucoup plus vite qu'il ne le fait.

---

<sup>1</sup> Le Cheshire est un comté du Nord-Ouest de l'Angleterre, entre Manchester et Liverpool, où Lewis Carroll est né et a vécu jusqu'à l'âge de onze ans. L'expression *sourire comme un chat du Cheshire* existait depuis le XVIIIème siècle. Son origine est inconnue.

## Alice à Merveilleland

– Ce qui serait pas un avantage, dis-je, très heureuse d’avoir l’occasion d’exhiber un peu de mon savoir. Pensez donc au désordre que ça mettrait dans le jour et la nuit ! Vous voyez, la terre met vingt-quatre heures à tourner autour de son axe – ou est-ce douze ? Quel casse-tête !

– À propos de tête, dit la Duchesse, coupez-lui la tête !

Je jette un coup d’œil inquiet à la cuisinière, pour voir si elle compte obéir à cet ordre. Mais elle est occupée à remuer la soupe, et n’a pas l’air d’écouter. Je reviens donc à ce que je disais :

– Je crois que c’est vingt-quatre heures – ou est-ce douze ? Je...

– Oh ! Arrête de m’embêter ! dit la Duchesse. J’ai jamais pu supporter les chiffres !

Là-dessus, elle se remet à bercer son enfant, en chantant une sorte de berceuse et en le secouant brutalement à la fin de chaque vers.

*Parle dur à ton p’tit garçon<sup>1</sup>,  
Et bats-le quand il éternue ;  
C’est pour t’embêter qu’il remue,  
Chasse-le donc de la maison.*

Refrain (auquel se joignent la cuisinière et le bébé)

*Waouh ! waouh ! waouh !*

Quand la Duchesse chante le second couplet, elle secoue violemment le bébé de haut en bas, et la pauvre petite chose hurle tellement que je peux à peine entendre les paroles.

*Je parle dur à mon garçon,  
Je le bats quand il éternue ;  
Que ça lui serve de leçon,  
Qu’il sniff’ son poivre dans la rue !*

Refrain

*Waouh ! waouh ! waouh !*

---

<sup>1</sup> Parodie d’un poème intitulé *Speak Gently*, écrit en 1849 par un poète mineur américain, Robert Bates (1809-1870) : *Parle gentiment à ton petit enfant ! / Veille à gagner son amour ; etc.*

– Tiens, tu peux le bercer un petit coup, si tu en as envie ! me dit la Duchesse, en me jetant le bébé dans les bras. Je dois me préparer pour jouer au croquet avec la Reine.

Elle se précipite hors de la pièce. La cuisinière jette une poêle après elle, mais la manque de peu.

Ce n'est pas sans mal que j'attrape le bébé, car c'est une petite créature difforme, qui étend ses bras et ses jambes dans toutes les directions – on dirait une étoile de mer. Le pauvre petit ronfle comme une machine à vapeur quand je l'attrape, et ne cesse de se recroqueviller et de se redresser, de sorte que pendant une minute ou deux je peux à peine le tenir.

Dès que je découvre la manière correcte de le bercer (qui consiste à le tordre en une sorte de nœud, puis à saisir fermement son oreille droite et son pied gauche pour l'empêcher de se déplier), je le sors à l'air libre. Si j'emmène pas cet enfant avec moi, ils le tueront dans un jour ou deux, c'est sûr. « Le laisser là-dedans, ce serait un meurtre », dis-je à haute voix. La petite chose me répond par un grognement (il a cessé d'éternuer entre-temps).

– Grogne pas, lui dis-je. C'est pas une façon convenable de t'exprimer.

Le bébé grogne de nouveau, et je le regarde de plus près pour voir ce qui ne va pas. Il ne fait aucun doute qu'il a un nez très retroussé, plus proche d'un groin que d'un vrai nez. Et aussi, ses yeux me semblent devenir extrêmement petits pour des yeux de bébé. Bref, j'aime pas l'apparence de la chose. Ou alors, peut-être qu'il sanglote. Je regarde de nouveau ses yeux, pour voir si y'a des larmes.

Non, pas de larmes.

– Si tu dois devenir un cochon, mon cher, lui dis-je sérieusement, je veux plus m'occuper de toi. Fais attention !

La pauvre petite chose sanglote de nouveau, ou grogne de nouveau, impossible de le savoir, et nous continuons à avancer en silence.

J'en suis à me demander ce que je vais faire de lui quand je l'aurai amené à la maison, quand il grogne encore si bruyamment que je regarde son visage avec quelque inquiétude. Cette fois, peut *pas* y'avoir d'erreur : c'est un cochon, ni plus ni moins.

Ce serait absurde de le porter plus loin. Je descends donc la petite créature sur le sol, et je suis bien soulagée de le voir s'enfoncer dans la forêt en trottant tranquillement. S'il avait grandi, il aurait fait un enfant horriblement laid, mais comme cochon il est plutôt mignon. Je me mets à penser à des enfants de ma connaissance qui feraient de très beaux cochons et je suis en train de me dire « si seulement on savait comment les transformer... » quand je suis un peu étonnée de voir le Chat du Cheshire assis sur une branche d'arbre à quelques mètres.

Le Chat se contente de sourire en me voyant. Il paraît avoir bon caractère. Il a tout de même de très longues griffes et beaucoup de dents, et je sens qu'il vaut mieux le traiter avec respect.

– Minou du Cheshire...

Je ne sais pas du tout si ce nom pourrait lui plaire. Comme il se contente d'élargir encore son sourire, je me dis qu'il est content, et je continue.

– Me diriez-vous, s'il vous plaît, quel chemin je devrais suivre ?

– Cela dépend beaucoup de là où tu veux aller, dit le Chat

– Ça m'est égal où...

– Dans ce cas, tu peux prendre n'importe quel chemin, dit le Chat.

– ...pourvu que j'arrive *quelque part*, dis-je en guise d'explication.

– Oh, tu es sûre d'arriver quelque part, si tu marches assez longtemps.

Je sens qu'on peut pas dire le contraire, et j'essaie donc une autre question.

– Quel genre de gens vivent par ici ?

– Dans *cette* direction, dit le Chat en faisant tournoyer sa patte droite, habite un Chapelier. Et dans *cette* direction, en agitant l'autre patte, habite un Lièvre de Mars. Choisis celui que tu veux : ils sont tous les deux fous<sup>1</sup>.

– Mais je veux pas aller chez les fous.

– Oh, bien forcée : nous sommes tous fous ici. Je suis fou. Tu es folle.

– Comment savez-vous que je suis folle ?

– Tu dois l'être, sinon tu ne serais pas venue ici.

Ça prouve rien, je trouve, mais je continue.

– Et comment savez-vous que vous êtes fou ?

– Pour commencer, dit le Chat, un chien n'est pas fou. Tu l'admets ?

– Je suppose.

– Eh bien, tu vois qu'un chien gronde quand il est en colère, et remue la queue quand il est content. Alors *moi*, je gronde quand je suis content, et je remue la queue quand je suis en colère. Je suis donc fou.

– J'appelle ça ronronner, pas gronder.

– Appelle ça comme tu veux, dit le Chat. Tu joues au croquet avec la Reine aujourd'hui ?

---

<sup>1</sup> L'expression *Mad as a hatter* (fou comme un chapelier) est attestée au début du XIX<sup>e</sup> siècle, à la suite de troubles neurologiques apparus chez des ouvriers utilisant du mercure pour fabriquer des chapeaux de feutre. L'expression *Mad as a March Hare* (fou comme un lièvre de mars) remonte au XVI<sup>e</sup> siècle. Les lièvres sont très excités en mars, saison des amours.

– J’aimerais beaucoup, mais on m’a pas encore invitée.

– Tu m’y verras, dit le Chat, et il disparaît.

Ça m’étonne pas trop, tellement je m’habitue à qu’il se passe des choses étranges. Pendant que je regarde l’endroit où il se trouvait, le voici qui réapparaît soudain.

– À propos, dit-il, qu’est devenu le bébé ? J’avais presque oublié de le demander.

– Il s’est transformé en cochon.

Je réponds très calmement, comme si le Chat était revenu de manière naturelle.

– Je m’en doutais, dit le Chat, et il redisparaît.

Je bouge pas, m’attendant plus ou moins à le revoir, mais il revient pas. Au bout d’une minute ou deux, je pars dans la direction où il m’a dit que vit le Lièvre de Mars. « J’ai déjà vu des chapeliers, dis-je à haute voix. Le Lièvre de Mars sera bien plus intéressant, et peut-être, comme nous sommes en mai, il sera pas fou à lier — au moins, pas aussi fou qu’en mars. » En disant ça, je lève les yeux, et je revois le Chat, assis sur une branche d’arbre.

– Tu as dit « cochon » ou « torchon » ? demande le Chat.

– J’ai dit « cochon ». Et j’aimerais que vous cessiez d’apparaître et de disparaître si soudainement : vous me donnez le vertige !

– Très bien, dit le chat. Et cette fois il disparaît très lentement, en commençant par le bout de sa queue et en finissant par le sourire, qui reste un certain temps après que le reste est parti.

Ça alors ! J’ai souvent vu un chat sans un sourire, mais un sourire sans un chat ! C’est la chose la plus curieuse que j’aie jamais vue de ma vie !

Je n’ai pas à marcher beaucoup pour apercevoir la maison du Lièvre de Mars. Je pense que c’est la bonne maison, parce que les cheminées ressemblent à des oreilles et que la chaume du toit est de la fourrure. Cette maison est si grande qu’avant de m’en approcher je grignote un peu plus du morceau de champignon de la main gauche, et je me hausse jusqu’à une taille de soixante centimètres environ. Même ainsi, j’avance assez timidement, en me disant : « Et s’il était fou à lier après tout ! Est-ce que j’aurais pas mieux fait d’aller voir plutôt le Chapelier ? »

## 7 Un Thé Fou

Y'a une table mise sous un arbre devant la maison, et le Lièvre de Mars et le Chapelier y prennent le thé. Un Loir est assis entre eux, profondément endormi. Les deux autres l'utilisent comme coussin, reposent leurs coudes sur lui et bavardent par-dessus sa tête. Très inconfortable pour le Loir, je pense. Bon, comme il dort, je suppose que ça lui est égal.

La table est grande, mais les trois sont tout serrés dans un coin.

– Pas de place ! Pas de place, crient-ils quand ils me voient arriver.

– Y'a *plein* de place ! dis-je, indignée, et je m'assois dans un grand fauteuil au bout de la table.

– Un peu de vin ? propose le Lièvre de Mars d'un ton encourageant.

Je regarde tout autour de la table, mais y'a rien dessus que du thé.

– Je vois pas de vin, dis-je.

– Y'en a pas, dit le Lièvre de Mars.

– Dans ce cas, c'est pas très poli de m'en offrir.

– Ce n'est pas très poli de t'asseoir sans être invitée, dit le Lièvre de Mars.

– Je savais pas que c'était votre table. Elle est mise pour beaucoup plus que trois personnes.

– Faudrait te couper les cheveux, dit le Chapelier.

Il me regarde depuis un moment avec curiosité, mais ce sont ses premières paroles.

– Vous devriez apprendre à éviter les remarques personnelles, lui dis-je sévèrement. C'est très grossier.

Le Chapelier écarquille les yeux en entendant ça. Mais il ne *dit* que :

– Quelle est la différence entre un corbeau et un bureau ? »

Ah, nous allons nous amuser un peu ! Je suis contente qu'ils commencent à poser des devinettes.

– Je crois que je peux deviner ça, dis-je.

– Tu veux dire que tu penses pouvoir trouver la réponse ? demande le Chapelier.

– Exactement.

– Alors tu devrais dire ce que tu penses.

Je réplique aussitôt.

– Je le fais – au moins, je pense ce que je dis – c'est pareil, vous savez.

– Pas pareil du tout ! dit le Chapelier. Allons, tu pourrais aussi bien dire que « je vois ce que je mange » est pareil que « je mange ce que je vois ! ».

– Tu pourrais aussi bien dire, ajoute le Lièvre de Mars, que « j’aime ce que j’ai » est pareil que « j’ai ce que j’aime ! »

– Tu pourrais aussi bien dire, ajoute le Loir, qui semble parler dans son sommeil, que « je respire quand je dors » est pareil que « je dors quand je respire ! »

– Pour toi, c’est pareil», dit le Chapelier.

La conversation s’interrompt là, et les convives restent silencieux pendant une minute. J’essaie de rassembler mes souvenirs sur les corbeaux et les bureaux, mais je trouve pas grand-chose.

Le Chapelier est le premier à rompre le silence.

– Quel jour du mois sommes-nous ? demande-t-il en se tournant vers moi.

Il a sorti sa montre de sa poche, la regarde avec perplexité, la secoue, la porte à son oreille.

– Le quatre, lui dis-je après avoir réfléchi un peu.

– Elle retarde de deux jours ! soupire-t-il. Je t’avais dit que le beurre ne ferait pas de bien aux rouages ! ajoute-t-il en adressant un regard furieux au Lièvre de Mars.

– C’était du très bon beurre, répond humblement le Lièvre de Mars.

– Oui, mais des miettes ont dû pénétrer avec, grommelle le Chapelier. T’aurais pas dû le mettre avec le couteau à pain.

Le Lièvre de Mars prend la montre et l’examine sombrement. Puis il la trempe dans sa tasse de thé, et l’examine de nouveau. Mais il trouve rien de mieux à dire que sa première remarque :

– C’était du *très bon* beurre, vous savez.

Je regarde par-dessus son épaule avec une certaine curiosité.

– Quel drôle de montre ! Elle dit le jour du mois, mais pas l’heure !

– Pourquoi devrait-elle le faire ? murmure le Chapelier. Est-ce que *ta* montre te dit quelle année nous sommes ?

Je réponds du tac au tac.

– Bien sûr que non, mais c’est parce que l’année reste la même tellement longtemps.

– C’est justement le cas avec la *mienne*, dit le Chapelier.

Je me sens terriblement embarrassée. Il me semble que la remarque du Chapelier a pas de sens, et pourtant elle est faite de mots connus.

– Je vous comprends pas vraiment, dis-je aussi poliment que possible.

– Le Loir s’est rendormi, dit le Chapelier en lui versant un peu de thé chaud sur le nez.

Le Loir secoue la tête nerveusement et dit, sans ouvrir les yeux :

## Alice à Merveilleland

- Bien sûr, bien sûr, tout juste ce que j’allais remarquer moi-même.
- As-tu trouvé la devinette ? me demande le Chapelier.
- Non, j’abandonne. Quelle est la réponse ?
- Je n’en ai pas la moindre idée, dit le Chapelier.
- Moi non plus, dit le Lièvre de Mars.
- Je pense que vous avez mieux à faire, dis-je en soupirant, que de perdre votre temps à poser des devinettes qui ont pas de réponse.
- Si tu connaissais le Temps aussi bien que moi, dit le Chapelier, tu ne parlerais pas de le perdre comme un *objet*. Le Temps, c’est *quelqu’un*.
- Je comprends pas ce que vous voulez dire.
- Évidemment ! dit le chapelier en secouant la tête dédaigneusement. Je parie que tu n’as même jamais parlé au Temps !
- Peut-être que non, dis-je prudemment, mais je sais que je dois battre le temps<sup>1</sup> quand j’apprends la musique.
- Ah ! Tout s’explique, dit le Chapelier. Il ne supporte pas qu’on le batte. Tu vois, il suffirait que tu sois en bons termes avec lui pour qu’il fasse presque tout ce que tu veux avec l’heure. Mettons qu’il soit neuf heures du matin, juste l’heure de commencer tes leçons. Tu n’as qu’à chuchoter une suggestion au Temps, et l’heure tourne en un clin d’œil ! Une heure et demie, l’heure de déjeuner !
- (« Si seulement ça l’était », murmure le Lièvre de Mars).
- Ce serait formidable, bien sûr, dis-je pensivement. Mais alors — j’aurais pas encore faim, vous savez.
- Pas tout de suite, peut-être, dit le Chapelier. Mais tu pourrais la garder à une heure et demie aussi longtemps que tu voudrais.
- C’est ce que vous faites ?
- Le Chapelier secoue la tête lugubrement.
- Pas moi, répond-il. Nous nous sommes disputés en mars dernier — juste quand *il* est devenu fou (il montre le Lièvre de Mars avec sa cuiller). C’était au grand concert donné par la Reine de Cœur, et je devais chanter
- Brille, brille, chauve-souris !<sup>2</sup>*  
*Je me demand’ pourquoi tu ris !*

<sup>1</sup> En anglais, on bat le temps (*beat time*). En français on bat la mesure, mais on peut battre une mesure à trois temps, par exemple.

<sup>2</sup> *Twinkle, twinkle, little bat...* Parodie de *Twinkle, twinkle, little star* (brille, brille, petite étoile), poème écrit en 1806 par Jane Taylor, que tous les enfants anglais et américains chantent encore aujourd’hui sur l’air de *Ah vous dirai-je maman*.

## Alice à Merveilleland

- Tu connais la chanson, peut-être ?
- J’ai entendu quelque chose qui lui ressemble, dis-je.
- Ça continue comme ça :

*Loin du monde tu t’envoles*

*Là-haut comme une casserole.*

*Brille, brille...*

Ici le Loir s’agite et commence à chanter en dormant *Brille, brille, brille, brille...* et continue si longtemps qu’ils doivent le pincer pour l’arrêter.

– Eh bien, j’avais à peine fini le premier couplet, dit le Chapelier, que la reine a braillé, « Il massacre le temps ! Hop, sa tête ! »

– C’est affreusement barbare !

– Et depuis ce moment, continue tristement le Chapelier, le Temps ne fait rien de ce que je demande ! Il est toujours six heures maintenant.

Une idée lumineuse me vient à l’esprit.

– C’est pour ça qu’il y a tellement de choses pour le thé ici ?

– Oui, c’est cela même, dit le Chapelier en soupirant. C’est toujours l’heure du thé, et nous n’avons pas le temps de laver les choses d’un thé à l’autre.

– Alors vous tournez autour de la table, je suppose ?

– Exactement, dit le Chapelier. Au fur et à mesure que les choses se salissent.

– Mais que se passe-t-il quand vous revenez au début ?

– Si nous changions de sujet, interromp le Lièvre de Mars en bâillant. Celui-là me fatigue. Je vote pour que la jeune dame nous raconte une histoire.

– Je crains d’en connaître aucune, dis-je, plutôt décontenancée par cette proposition.

– Dans ce cas, ce sera le Loir ! s’écrient-ils tous les deux. Réveille-toi, Loir !

Ils le pincent des deux côtés à la fois. Le Loir ouvre lentement les yeux.

– Je ne dormais pas, dit-il d’une petite voix rauque. J’ai entendu tout ce que vous disiez, les gars.

– Raconte-nous une histoire ! dit le Lièvre de Mars.

– Oui, s’il vous plaît ! dis-je.

– Et en vitesse, ajoute le Chapelier, sinon tu t’endormiras avant d’avoir fini.

– Il était une fois trois petites sœurs, commence le Loir en toute hâte. Et elles s’appelaient Elsie, Lacie et Tillie. Et elles vivaient au fond d’un puits...

## Alice à Merveilleland

– Que mangeaient-elles ?

Je pose cette question parce que je m'intéresse beaucoup à ce que les gens mangent et boivent.

– Elles mangeaient de la mélasse, dit le Loir après avoir réfléchi une minute ou deux.

– Elles pouvaient pas faire ça, vous savez, dis-je aimablement. Elles auraient été malades.

– Elles l'étaient, justement, dit le Loir. *Très* malades.

J'essaie de m'imaginer à quoi ressemblerait une manière de vivre si extraordinaire, mais c'est trop difficile et je pose une autre question.

– Mais pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits ?

– Prends un peu plus de thé, me suggère très sérieusement le Lièvre de Mars.

Je réponds d'un ton offensé.

– J'ai encore rien bu, donc je peux pas en prendre plus.

– Tu veux dire que tu ne peux pas en prendre *moins*, dit le Chapelier. C'est très facile de prendre *plus* que rien.

– Personne a demandé *votre* avis, dis-je.

– Qui fait des remarques personnelles maintenant ? demande triomphalement le Chapelier.

Je sais pas trop quoi répondre à ça. Je me sers donc un peu de thé et je prends une tartine de pain beurré, puis je me tourne vers le Loir et je répète ma question.

– Pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits ?

Le Loir réfléchit de nouveau une minute ou deux, puis dit :

– C'était un puits de mélasse.

– Ça existe pas !

Je commence à m'énerver, mais le Chapelier et le Lièvre de Mars font « Chut ! Chut ! » et le Loir remarque d'un air boudeur :

– Si tu peux pas être polie, t'as qu'à finir l'histoire toi-même.

– Non, continuez, je vous en prie, dis-je humblement. Je vous interromprai plus. Je reconnais qu'il peut y en avoir *un*.

– Un, vraiment !

Le Loir paraît très indigné. Il accepte pourtant de continuer.

## Alice à Merveilleland

– Ainsi ces trois petites sœurs... Elles apprenaient à tirer<sup>1</sup>, vous savez.

– Que tiraient-elles ? dis-je en oubliant ma promesse.

– De la mélasse, dit le Loir, sans prendre le temps de réfléchir, cette fois.

– Je veux une tasse propre, interrompt le Chapelier. Bougeons tous d'une place.

Il se décale en parlant, et le Loir le suit. Le Lièvre de Mars s'installe à la place du Loir, et je prends sans enthousiasme la place du lièvre de Mars. Le Chapelier est le seul que le changement avantage. Et je suis bien plus mal lotie qu'avant, parce que le Lièvre de Mars vient de renverser le pot de lait dans son assiette.

Comme je ne veux pas offenser le Loir de nouveau, je commence très prudemment.

– Mais je comprends pas. D'où tiraient-elles la mélasse ?

– Tu peux tirer de l'eau d'un puits à eau, dit le Chapelier. Je pense donc que tu pourrais tirer de la mélasse d'un puits à mélasse – hein, idiot ?

– Mais elles étaient dans le puits, dis-je au Loir, en préférant ignorer cette dernière remarque.

– Évidemment qu'elles y étaient. Épuisées.

Cette réponse me trouble tellement que je laisse le Loir continuer un certain temps sans l'interrompre. Il bâille et se frotte les yeux, ayant de plus en plus sommeil.

– Elles apprenaient à tirer, et elles tiraient toutes sortes de choses – tout ce qui commence par un P...

– Pourquoi P ? dis-je.

– Pourquoi pas ? demande le Lièvre de Mars.

Je me tais.

Le Loir a fermé les yeux pendant ce temps, et s'est endormi. Mais quand le Chapelier le pince, il se réveille de nouveau en poussant un petit cri, et continue :

– ... ce qui commence par un P, comme des pièges à souris, des planètes, des prévisions, des petits patapons – vous savez, *il était une bergère, et ron et ron petit patapon* – avez-vous jamais vu un tirage photographique<sup>2</sup> de patapon ?

J'y comprends plus rien.

– En vérité, dis-je, maintenant que vous me le demandez, je pense pas...

– Dans ce cas, tu ferais mieux de ne rien dire, déclare le Chapelier.

---

<sup>1</sup> Dans le texte original, le verbe ambigu est *draw*, qui signifie soit dessiner, soit tirer (tirer une charrette, tirer au sort, tirer de l'eau d'un puits). On a d'abord l'impression qu'elles apprenaient à dessiner, puis on comprend peu à peu qu'il s'agit de l'eau ou de la mélasse du puits.

<sup>2</sup> Ici, le texte original revient au dessin par le mot *a drawing*, qui n'a aucun rapport avec l'eau d'un puits.

Cette impolitesse dépasse les bornes. Je me lève, totalement dégoûtée, et je m'en vais. Le Loir s'endort immédiatement, et aucun des deux autres remarque mon départ, bien que je me retourne une ou deux fois, espérant à moitié qu'ils me rappellent. La dernière fois que je les vois, ils sont en train d'essayer de mettre le Loir dans la théière.

« En tout cas, je reviendrai jamais *ici* ! » dis-je en cherchant mon chemin dans la forêt. « De tous les goûters que j'ai connus dans ma vie, c'est le plus stupide ! »

Juste au moment où je dis ça, je remarque qu'un arbre a une petite porte qui permet d'entrer dedans. C'est très étrange. Mais comme tout est étrange aujourd'hui, je peux aussi bien entrer tout de suite. Aussitôt dit, aussitôt fait.

Je me retrouve une fois de plus dans la grande salle, tout près de la petite table de verre. Cette fois, je vais mieux me débrouiller. Je commence par prendre la petite clé dorée, et par ouvrir la porte qui mène au jardin. Ensuite je me mets à grignoter le champignon (dont j'ai gardé un morceau dans ma poche) pour descendre à trente centimètres de haut. Puis je traverse le petit couloir. Et *enfin* j'arrive dans le beau jardin, parmi les parterres de fleurs multicolores et les fraîches fontaines.

## 8 Le terrain de croquet de la Reine.

Un grand rosier se dresse à l'entrée du jardin. Ses roses sont blanches, mais trois jardiniers sont très occupés à les peindre en rouge. Je trouve ça bien bizarre, et je m'approche pour les regarder. J'en entends un dire :

– Attention, Cinq ! M'asperge pas de peinture comme ça !

– Pas fait exprès, dit Cinq d'un ton maussade. Sept m'a cogné le coude.

Sur quoi Sept lève les yeux et dit :

– C'est ça, Cinq ! Accuse toujours les autres !

– Cause toujours ! dit Cinq. Pas plus tard qu'hier, j'ai entendu la Reine dire que ce serait bien fait pour toi si on te coupait la tête.

– Pour quelle raison ? demande celui qui a parlé le premier.

– Ça *te* regarde pas, Deux, dit Sept.

– Si, ça *le* regarde ! déclare Cinq. Et je vais lui dire : c'est parce qu'il a apporté à la cuisinière de oignons de tulipe au lieu d'oignons de cuisine.

Sept jette son pinceau par terre et commence à dire « Non, mais n'importe quoi... » quand son regard se pose par hasard sur moi alors que je les observe, et il s'arrête aussitôt. Les autres se tournent aussi vers moi et tous les trois me saluent bien bas.

– Me diriez-vous, s'il vous plaît, dis-je timidement, pourquoi vous peignez ces roses ?

Cinq et Sept se taisent, mais regardent Deux. Celui-ci explique à voix basse :

– Eh bien, le fait est, vous voyez, Mademoiselle, çui-là aurait dû être un rosier rouge, et nous en avons planté un blanc par erreur<sup>1</sup>. Si la Reine s'en apercevait, on nous couperait la tête, vous savez. Donc vous voyez, Mademoiselle, on fait de notre mieux, avant qu'elle arrive, pour...

À cet instant, Cinq, qui regardait nerveusement le jardin, s'écrie :

– La Reine ! La Reine !

Les trois jardiniers se jettent immédiatement à plat ventre sur le sol. On entend un grand bruit de pas et je me retourne, ayant très envie de voir la Reine.

Y'a d'abord dix soldats portant des massues/trèfles<sup>2</sup>. Ils ont la même forme que les trois jardiniers, longs et plats, avec leurs mains et leurs pieds aux quatre coins. Puis viennent dix courtisans, ornés de diamants/carreaux, et marchant deux par deux comme les soldats. Ensuite les dix enfants royaux : les petits chéris sautillent joyeusement, main dans la main, en couples, tous ornés de cœurs. Des invités viennent derrière, principalement des Rois et Reines, et je reconnais parmi eux le Lapin Blanc ; il parle de façon précipitée, sourit à tout ce qui se dit, et passe sans remarquer ma présence. Le valet de Cœur le suit, portant la couronne du Roi sur un coussin de velours cramoisi. Et à la fin de cette grande procession s'avancent LE ROI ET LA REINE DE CŒUR.

Je me demande si je ne devrais pas me jeter à plat ventre comme les deux jardiniers, mais je me rappelle pas avoir jamais entendu parler d'une telle règle au passage d'une procession. D'ailleurs je vois pas à quoi servirait une procession si tous les gens devaient se mettre à plat ventre, ce qui les empêcherait de la voir. Je reste donc debout, et j'attends.

Quand la procession arrive à ma hauteur, ils s'arrêtent tous et me regardent, et la Reine dit, sévèrement, « Qui est-ce ? » Elle le dit au Valet de Cœur, qui se contente de s'incliner et de sourire en guise de réponse.

– Idiot ! dit la Reine, qui secoue la tête avec impatience avant de se tourner vers moi et de me demander :

– Comment t'appelles-tu, mon enfant ?

---

<sup>1</sup> Souvenir de la Guerre des deux roses, au XV<sup>ème</sup> siècle, entre les Lancaster, qui avaient une rose rouge dans leurs armoiries, et les York, qui avaient une rose blanche. Cette guerre est très présente dans les drames historiques de Shakespeare.

<sup>2</sup> Les soldats portent des *clubs*. Le mot *club* peut signifier massue ou trèfle (sans parler du Club Méditerranée). À Merveilleland, le mot a les deux sens à la fois. Les soldats portent des massues en tant que soldats, et des trèfles en tant que cartes à jouer. De même pour les courtisans ornés de *diamonds*, ce qui peut signifier diamants ou carreaux.

## Alice à Merveilleland

– Je m’appelle Alice, plaise à votre Majesté, dis-je très poliment.

C’est rien qu’un paquet de cartes, après tout, et j’ai pas à en avoir peur !

– Et qui sont ceux-là ? demande la Reine.

Elle montre les trois jardiniers qui sont étendus autour du rosier. Comme ils sont couchés à plat ventre, et que le motif sur leur dos est le même que celui du reste du paquet, elle peut pas savoir si ce sont des jardiniers, ou des soldats, ou des courtisans, ou trois de ses propres enfants.

– Est-ce que je sais, *moi* ? C’est pas *mon* affaire, dis-je, étonnée par ma propre audace.

La Reine devient toute rouge de fureur et, après m’avoir dévisagée un moment avec la férocité d’une bête sauvage, se met à crier :

– Hop, sa tête ! Hop, sa...

– Sottise ! dis-je d’une voix forte et ferme, et la Reine se tait.

Le Roi lui pose la main sur le bras et dit timidement :

– Voyons, ma chère, ce n’est qu’une enfant !

La Reine en colère s’adresse au Valet.

– Retournez-les !

Le Valet le fait, très soigneusement, avec son pied.

– Debout ! hurle la Reine.

Les trois jardiniers se redressent aussitôt d’un bond, et se mettent à saluer le Roi, la Reine, les enfants royaux, et tous les autres.

– Ça suffit ! s’écrie la Reine. Vous me donnez le vertige. Mais que *faisiez-vous* ici ? ajoute-t-elle en regardant le rosier.

Deux pose un genou en terre et dit, d’un ton très humble :

– Plaise à votre Majesté, nous voulions...

– Je vois ! dit la Reine en examinant les roses. Hop, leur tête !

La procession repart. Trois des soldats restent en arrière pour exécuter les malheureux jardiniers, qui accourent pour solliciter ma protection.

– On va pas vous décapiter ! leur dis-je, et je les mets dans un grand pot à fleurs qui se trouve là.

Les trois soldats les cherchent par-ci par-là pendant une minute ou deux, puis rejoignent les autres tranquillement.

– Leurs têtes sont coupées ? crie la Reine.

– Leurs têtes sont parties, plaise à votre Majesté ! répondent les soldats en criant.

## Alice à Merveilleland

– C’est bon ! crie la Reine. Tu sais jouer au croquet ?

Les soldats disent rien et me regardent, car il est évident que la question s’adresse à moi.

– Oui ! dis-je en criant.

– Alors viens ! rugit la Reine.

Je me joins à la procession, en me demandant ce qui va se passer.

– C’est – c’est une belle journée ! dit une voix timide toute proche.

Je marche à côté du Lapin Blanc, qui me lance des regards inquiets.

– Oui, très belle, dis-je. Où est la Duchesse ?

– Chut ! Chut ! dit le lapin.

Il regarde nerveusement par-dessus son épaule, se dresse sur la pointe des pieds et me murmure à l’oreille :

– Elle est condamnée à être exécutée.

– Pour quelle cause ?

– Avez-vous dit « Quelle triste chose ! » ? demande le Lapin.

– Non, je trouve pas ça triste du tout. J’ai dit « Pour quelle cause ? »

– Elle a giflé la Reine..., commence le Lapin.

Je pousse un petit cri amusé, qui fait peur au Lapin.

– Oh, chut ! chuchote-t-il. La Reine va vous entendre ! La Duchesse est arrivée en retard, voyez-vous, et la Reine a dit...

– À vos places ! s’écrie la Reine d’une voix de tonnerre.

Les gens se mettent à courir dans toutes les directions, se cognant les uns les autres, mais ils trouvent leur place au bout d’une minute ou deux, et le jeu commence.

J’ai jamais vu un terrain de croquet aussi étrange de toute ma vie. Il n’est que creux et bosses. Les boules de croquet sont des hérissons vivants, les maillets des flamants roses vivants, et les soldats doivent se courber et faire le pont en s’appuyant sur leurs pieds et leurs mains pour former les arceaux.

Je découvre immédiatement que c’est pas facile de manœuvrer mon flamant. Je parviens à coincer assez confortablement son corps sous mon bras, avec ses jambes pendantes, mais en général, dès que j’ai allongé son cou et m’apprête à frapper le hérisson avec sa tête, il *tient* à se tordre le cou et à me dévisager avec une expression si perplexe que je peux pas m’empêcher d’éclater de rire. Et quand je réussis à lui remettre la tête en bas pour recommencer, c’est très provocant de découvrir que le hérisson s’est déroulé et s’en va à petits pas. De plus, comme y’a toujours une crête ou un sillon dans la direction où je voudrais faire rouler le hérisson, et

comme les soldats courbés ne cessent de se redresser et de partir ailleurs, j'en arrive vite à conclure que c'est un jeu vraiment difficile.

Les joueurs jouent tous en même temps, sans attendre leur tour, en se querellant constamment et en se disputant les hérissons. Il ne faut pas longtemps à la Reine pour être furieuse et pour taper du pied partout en criant « Hop, sa tête » à chaque minute.

Je commence à me sentir mal à l'aise. Je me suis pas encore disputée avec la reine, c'est sûr, mais je sais que ça peut se produire à tout instant. Et alors, que m'arriverait-il ? Ils aiment un peu trop décapiter les gens, par ici. Le grand miracle, c'est qu'y a encore des gens vivants !

Je regarde autour de moi en cherchant un moyen de m'échapper, et en me demandant si je pourrais partir sans être vue, quand je remarque une apparition curieuse en l'air. Ça m'intrigue beaucoup au début, mais au bout d'une minute ou deux je comprends que c'est un sourire, et je me dis que c'est le Chat du Cheshire. Au moins, j'aurai quelqu'un à qui parler.

– Comment ça va ? dit le Chat dès qu'il a assez de bouche pour parler.

J'attends que ses yeux apparaissent pour le saluer. Ça sert à rien de lui parler tant que je vois pas ses oreilles, ou au moins une des deux. Une minute de plus et toute la tête est visible. Je pose alors mon flamant et je commence à lui raconter la partie. Je suis très contente d'avoir quelqu'un qui m'écoute. Le Chat semble penser que j'en vois assez, et il montre rien de plus que sa tête.

Je trouve que j'ai de quoi me plaindre.

– Ils jouent pas loyalement, et ils se disputent si affreusement qu'on s'entend pas parler – et ils ont pas l'air d'avoir des règles de jeu – ou s'ils en ont, personne les suit – et vous avez pas idée à quel point c'est dérangeant que toutes les choses soient vivantes, comme par exemple le prochain arceau sous lequel doit passer ma boule, qui est en train de se promener à l'autre bout du terrain – et j'aurais croqué le hérisson de la Reine juste maintenant, sauf qu'il s'est enfui en voyant arriver le mien !

– Comment aimes-tu la Reine ? demande-t-il à voix basse.

– Pas du tout. Elle est tellement...

Juste à ce moment, je m'aperçois que la Reine est derrière moi, en train d'écouter.

– ...sûre de gagner que ça vaut même pas la peine de finir la partie.

La Reine sourit et s'éloigne.

– À *qui* parles-tu ? demande le Roi, qui s'approche et observe la tête du Chat avec beaucoup de curiosité.

– C'est un de mes amis – un Chat du Cheshire. Permettez-moi de vous le présenter.

– Il ne me plaît pas du tout, dit le Roi. Il peut néanmoins me baiser la main, s'il le désire.

## Alice à Merveilleland

– J’aime mieux pas, remarque le Chat.

– Ne soyez pas impertinent, dit le Roi. Et ne me regardez pas comme ça !

Il s’est mis derrière moi tout en parlant.

– Un chat peut regarder un roi, dis-je. J’ai lu ça quelque part, mais je me rappelle pas où.

– Bon, il faut l’enlever, dit le Roi d’un ton bien décidé.

Il appelle la Reine, qui passe à ce moment.

– Ma chère ! Je souhaite que vous fassiez enlever ce chat !

La reine connaît qu’une façon de résoudre tous les problèmes.

– Hop, sa tête ! dit-elle, sans même lui jeter un coup d’œil.

– Je vais chercher le bourreau moi-même, dit vivement le Roi, et il part aussitôt.

Autant aller voir où en est la partie, me dis-je en entendant la Reine hurler passionnément au loin. Je l’ai déjà entendue condamner trois joueurs à être exécutés pour avoir manqué leur tour, et j’aime pas trop la tournure que prennent les choses. La partie est si confuse que je sais jamais si c’est mon tour ou pas. Je me mets donc à la recherche de mon hérisson.

Il est en train de se bagarrer avec un autre hérisson, ce qui me semble une bonne occasion de croquer l’un avec l’autre. Sauf que mon flamant et parti de l’autre côté du jardin, où je le vois en train d’essayer maladroitement de se percher sur une branche d’arbre.

Le temps que je l’attrape et que je le ramène, la bagarre est finie et les deux hérissons ont disparu. Bah, tant pis, toute façon y’a plus aucun arceau de ce côté du terrain. Je coince le flamant sous mon bras pour l’empêcher de s’échapper de nouveau, et je retourne bavarder avec mon ami.

En m’approchant, je suis étonnée de trouver une grande foule autour de lui. Une dispute se déroule entre le bourreau, le Roi et la Reine, qui parlent en même temps pendant que tous les autres font silence et paraissent très mal à l’aise.

Dès qu’ils me voient, ils font tous les trois appel à moi pour régler la question, et ils me répètent leurs arguments, mais comme ils parlent tous à la fois j’ai du mal à comprendre exactement ce qu’ils disent.

L’argument du bourreau est qu’on peut pas couper une tête si y’a pas de corps d’où la couper. Qu’il a jamais fait une chose pareille, et qu’il va pas s’y mettre à son âge.

L’argument du Roi est que tout ce qui a une tête peut être décapité, et que ça suffit les bêtises.

L’argument de la Reine est que si on fait pas quelque chose en un rien de temps, elle fera exécuter tout le monde. (C’est cette dernière remarque qui a rendu toute la troupe muette et inquiète.)

Je trouve rien d’autre à dire que :

– Il appartient à la Duchesse. Vous feriez mieux de l’interroger *elle*.

– Elle est en prison, dit la Reine au bourreau. Allez la chercher.

Le bourreau file comme une flèche.

La tête du Chat commence à s’estomper dès qu’il s’en va, et quand il revient avec la Duchesse, elle a entièrement disparu. Le Roi et le bourreau courent dans tous les sens pour la retrouver, tandis que le reste de la troupe retourne à la partie.

## 9 L’histoire de la Tortue d’Imitation

– Tu peux pas savoir combien je suis enchantée de te revoir, ma chère vieille chose ! dit la Duchesse en me donnant le bras affectueusement.

Nous partons ensemble. Je suis bien contente de la trouver de si bonne humeur. C’était peut-être seulement le poivre qui la rendait si volcanique quand je l’ai rencontrée dans la cuisine.

Quand *je* serai une Duchesse (je n’ai pas trop d’espoir de le devenir, à vrai dire), j’aurai *pas du tout* de poivre dans ma cuisine. La soupe se débrouille très bien sans – Peut-être que c’est toujours le poivre qui échaude les gens et aussi – je crois que j’ai trouvé une nouvelle règle – que c’est le vinaigre qui les aigrit, et la camomille qui les rend amers et – et – le sucre d’orge et les autres friandises qui adoucissent les enfants. Si seulement les gens savaient *ça* : ils seraient moins pingres pour en offrir, hein –.

J’ai complètement oublié la Duchesse, et je sursaute quand j’entends sa voix à mon oreille.

– Tu réfléchis à quelque chose, ma chère, et tu en oublies de parler. Je ne peux pas te dire juste maintenant la morale à en tirer, mais ça me reviendra dans un instant.

J’ose une remarque :

– Peut-être que y’a pas de morale à en tirer.

– Tut, tut, mon enfant ! Tout a une morale, il suffit de la trouver.

Elle se serre de plus en plus contre moi en parlant. J’aime pas beaucoup qu’elle soit si proche. D’abord parce que la Duchesse est très laide, et ensuite parce qu’elle a juste la bonne taille pour poser son menton sur mon épaule, et que son menton est méchamment pointu. Mais comme je veux pas être malpolie, je le supporte tant bien que mal.

– La partie va plutôt mieux maintenant, dis-je pour entretenir un peu la conversation.

## Alice à Merveilleland

– Tout juste, dit la Duchesse. Et la morale de ça, c'est : « Oh, c'est l'amour, c'est l'amour, qui fait tourner le monde ! »

– Quelqu'un a dit que c'est quand chacun s'occupe de ses propres affaires.

– Eh bien, c'est à peu près pareil !

Elle enfonce son petit menton pointu dans mon épaule et ajoute :

– Et la morale de ça, c'est : « Occupez-vous du sens, et les mots se débrouilleront tout seuls.

J'ai l'impression qu'elle aime beaucoup trouver des morales aux choses.

– Je suppose que tu te demandes pourquoi je ne mets pas le bras autour de ta taille, dit la Duchesse au bout d'un moment. La raison, c'est que j'ai des doutes sur l'humeur de ton flamant. Vais-je tenter l'expérience ?

– Il pourrait vous piquer du bec, dis-je prudemment.

J'ai pas du tout envie qu'elle tente l'expérience.

– Très vrai, dit-elle. Les flamants et la moutarde piquent tous les deux. Et la morale de ça, c'est : « Qui se ressemble, s'assemble. »

– Sauf que la moutarde ressemble pas à un flamant.

– Exact, comme d'habitude, dit la Duchesse. Comme tu exprimes clairement les choses !

– C'est un minéral, je *crois*.

– Bien sûr, dit la Duchesse, qui semble prête à approuver tout ce que je dis. Il y a une grande mine de moutarde près d'ici. Et la morale de ça, c'est : « Il ne faut pas juger les gens sur leur mine. »

Sans m'occuper de cette dernière remarque, je m'exclame :

– Oh, je sais ! C'est un végétal. Ça y ressemble pas, mais c'en est un.

– Je suis bien de ton avis, dit la Duchesse. Et la morale de ça, c'est : « Sois ce que tu pourrais sembler être »

– ou si tu veux le formuler plus simplement : « Ne t'imagines jamais ne pas être différente de ce qu'il pourrait paraître aux autres que ce que tu étais ou pourrais avoir été n'était pas différent que ce que tu étais leur aurait paru différent. »

– Je pense que je comprendrais mieux ça, dis-je poliment, si c'était écrit. Mais je vous suis pas très bien quand vous le dites.

– Ce n'est rien à côté de ce que je pourrais dire si je le voulais, dit la Duchesse d'un ton satisfait.

– Je vous prie de pas vous donner la peine d'en dire plus long.

– Oh, ne me parle pas de peine ! dit la Duchesse. Je te fais cadeau de tout ce que j'ai dit jusqu'à présent.

Un cadeau qui coûte pas cher ! Je suis contente que les gens me donnent pas ce genre de cadeau pour mon anniversaire ! Mais je me garde de lui dire ce que j'en pense.

## Alice à Merveilleland

– Encore en train de réfléchir ? demande la Duchesse, avec une autre piqûre de son petit menton pointu.

– J’ai le droit de réfléchir, dis-je vivement, car je commence à me sentir inquiète.

– Tu en as à peu près autant le droit, dit la Duchesse, que les cochons l’ont de voler. Et la mo...

Mais là, à ma grande surprise, la voix de la Duchesse s’éteint, au milieu même de son mot favori, « morale », et le bras qu’elle a passé sous le mien se met à trembler. Je lève les yeux et je vois la Reine devant nous, les bras croisés, les sourcils aussi froncés qu’un ciel d’orage.

– Belle journée, votre Majesté ! murmure faiblement la Duchesse.

– Dernier avertissement ! crie la Reine en tapant du pied. Hop vous disparaissiez, ou hop votre tête, et ça prendra la moitié d’un rien de temps ! Choisissez !

La Duchesse choisit, et s’en va aussitôt.

– Continuons la partie, me dit la Reine.

Elle me fait si peur que je peux pas dire un mot, mais je la suis lentement jusqu’au terrain de croquet.

Les autres invités ont profité de l’absence de la Reine pour se reposer à l’ombre. Cependant, ils retournent vite au jeu dès qu’ils l’aperçoivent, la Reine ayant simplement remarqué que s’ils traînaient, hop les têtes.

Pendant tout le temps qu’ils jouent, la Reine arrête pas de se disputer avec les autres joueurs et de hurler « Hop, sa tête ! » Ceux qu’elle condamne sont emmenés par les soldats, qui du coup doivent cesser de faire les arceaux, si bien qu’au bout d’une demi-heure à peu près il reste plus aucun arceau et que tous les joueurs, sauf le Roi, la Reine et moi, sont en détention et attendent leur exécution.

Alors la Reine s’arrête, toute essoufflée, et me demande :

– As-tu vu la Tortue d’Imitation ?

– Non. Je sais même pas ce que c’est, une Tortue d’Imitation.

– C’est ce qui sert à faire la Soupe de Tortue d’Imitation<sup>1</sup>, dit la Reine.

– J’en ai jamais vu, ni entendu parler.

– Viens donc, dans ce cas, et elle te racontera son histoire.

Tandis que nous partons ensemble, j’entends le Roi dire à voix basse aux prisonniers :

– Vous êtes tous graciés.

Allons, voilà une bonne chose de faite ! Toutes ces exécutions que la Reine ordonnait me rendaient malheureuse.

---

<sup>1</sup> *Mock Turtle Soup*. La soupe de tortue était très bonne, mais très chère. On vendait donc une fausse soupe de tortue à base de veau, ce qui explique que la tortue de l’image ait des pieds et une tête de veau. Lewis Carroll fait comme si le mot *Mock*/d’Imitation s’appliquait à la tortue et non à la soupe.

Nous rencontrons bientôt un Griffon, qui dort au soleil. (Si vous savez pas ce qu'est un griffon, regardez l'image.)

– Debout, paresseux ! dit la Reine. Emmène cette jeune dame voir la Tortue d'Imitation et écouter son histoire. Je dois retourner assister à quelques exécutions que j'ai ordonnées.

Elle s'en va, me laissant seule avec le Griffon. J'aime pas beaucoup l'apparence de cette créature, mais je suppose que je serai plus en sécurité en restant auprès de lui qu'en accompagnant cette Reine féroce. Je reste donc là.

Le Griffon s'assoit et se frotte les yeux. Puis il regarde la Reine jusqu'à ce qu'elle disparaisse, et il glousse.

– Quelle blague ! dit-il, à moitié pour lui-même et à moitié pour moi.

– C'est quoi, la blague ?

– Eh bien, *elle*, dit le Griffon. Tout ça, c'est son imagination : ils exécutent jamais personne, tu sais. Viens donc !

Je le suis lentement. Tout le monde me dit « viens donc ! » ici. On m'a jamais donné autant d'ordres dans tout ma vie, jamais !

Nous avons pas besoin d'aller très loin pour voir la Tortue d'Imitation, assise triste et solitaire sur un petit rebord rocheux, et en nous approchant je l'entends soupirer comme si son cœur allait se briser. Elle me fait vraiment pitié. Je demande au Griffon ce qu'elle a comme souci, et il me répond avec les mêmes mots qu'avant ou presque.

– Tout ça, c'est son imagination : elle a aucun souci, tu sais. Viens donc !

Nous voici devant la Tortue d'Imitation, qui nous regarde avec ses grands yeux pleins de larmes, mais ne dit rien.

– Cette ptite dame-ci, dit le Griffon, elle veut que de savoir ton histoire, c'est ça qu'elle veut.

– J'vais lui raconter, dit la Tortue d'Imitation d'une voix profonde et creuse. Assoyez-vous, tous les deux, et dites pas un mot avant que j'ai fini.

Nous nous asseyons, et personne ne dit rien pendant plusieurs minutes. Je vois pas comment elle pourra jamais *finir*, si elle commence pas. Mais j'attends patiemment.

– Autrefois, dit enfin la Tortue d'Imitation en soupirant profondément, j'étais une vraie Tortue.

Un très long silence succède à ces mots, entrecoupé à l'occasion par des « Hjckrrh ! » du Griffon, et par les incessants sanglots de la Tortue d'Imitation. J'ai bien envie de me lever et de dire, « Merci, Madame, pour votre passionnante histoire », mais je peux pas m'empêcher de penser qu'elle *doit* en raconter un peu plus, donc je reste assise sans rien dire.

– Quand nous étions petites, dit enfin la Tortue d’Imitation, plus calmement, en sanglotant encore un peu de temps en temps, nous allions à l’école dans la mer. La maîtresse était une vieille Tortue – nous l’appelions Lézard...

– Pourquoi l’appeliez-vous Lézard, si c’en était pas un ?

– Parce qu’elle nous enseignait les arts<sup>1</sup>, dit la Tortue d’Imitation rageusement. T’es bête, ou quoi ?

– Tu devrais avoir honte de poser une question aussi stupide, ajoute le Griffon.

Ils restent assis à me dévisager en silence, et je me sens prête à disparaître sous terre. À la fin, le Griffon dit à la Tortue d’Imitation :

– Allez, mon vieux ! On va pas y passer la journée !

Elle continue ainsi :

– Oui, nous allions à l’école dans la mer, même si tu pourrais ne pas le croire...

Je l’interromps.

– J’ai jamais dit que j’y croyais pas !

– Si, tu l’as dit, déclare la Tortue d’Imitation.

– Tais-toi ! ajoute le Griffon avant que je puisse replacer un mot.

La Tortue d’Imitation continue.

– Nous recevions la meilleure éducation – en fait nous allions à l’école tous les jours –

– J’ai *aussi* été à l’école tous les jours, dis-je. Y’a pas de quoi fanfaronner.

– Avec des matières facultatives ? demande la Tortue d’Imitation, assez nerveusement.

– Oui. Nous apprenions le français et la musique.

– Et la lessive ? demande la Tortue d’Imitation.

– Certainement pas ! dis-je, indignée.

– Ah ! Dans ce cas ton école n’était pas très bonne, dit la Tortue d’Imitation, paraissant très soulagée. Tu vois, à la *nôtre*, ils avaient, à la fin de la facture, « Français, musique, *et lessive* – facultatifs ».

– Vous ne pouviez pas en avoir tellement besoin, au fond de la mer.

– Je n’avais pas les moyens de le payer, dit en soupirant la Tortue d’Imitation. Je ne prenais que les matières ordinaires.

– C’était quoi ?

---

<sup>1</sup> Le jeu de mots est plus subtil en anglais. La vieille tortue (*Turtle*) était appelée *Tortoise*, une variété de tortue. Pourquoi ? Parce qu’elle nous enseignait (*taught us*, qui se prononce à peu près comme *tortoise*).

## Alice à Merveilleland

– Pour commencer, évidemment, Tituber et se Tortiller<sup>1</sup>. Et puis les différents branches de l'Arithmétique : Ambition, Distraction, Laidification et Dérision.

– J'ai jamais entendu parler de « Laidification ». Qu'est-ce que c'est ?

Le Griffon est tellement étonné qu'il lève ses deux pattes.

– Jamais entendu parler de laidifier ! s'exclame-t-il. Tu sais ce signifie embellir, je suppose ?

– Oui, dis-je en hésitant. Ça veut dire : rendre – n'importe quoi – plus beau.

– Eh bien, si tu ne sais pas ce que signifie laidifier, tu *es* une nouille.

Ça m'encourage pas à poser plus de questions sur ce sujet. Je me tourne donc vers la Tortue d'Imitation, et je lui demande :

– Vous appreniez quoi d'autre ?

– Voyons, il y avait le Mystère, répond la Tortue d'Imitation en comptant les matières sur ses nageoires. Le Mystère ancien et moderne, avec la Mérographie. Puis un vieux congre venait une fois par semaine nous apprendre à Zézayer, à nous Étirer et à nous Évanouir en Spirale<sup>2</sup>.

– À quoi *ça* ressemblait ?

– Ah, je ne peux pas te le montrer moi-même, dit la Tortue d'Imitation. Je suis trop raide. Et le Griffon ne l'a jamais appris.

– Pas eu le temps, dit le Griffon. J'étudiais auprès du professeur de Lettres Classiques. C'était un vieux crabe, oui, un vieux crabe.

– Je n'ai jamais suivi ses cours, dit la Tortue d'Imitation en soupirant. Il enseignait le Rire et le Chagrin<sup>3</sup>, à ce qu'on disait.

– C'est ce qu'il faisait, ce qu'il faisait, dit le Griffon, soupirant à son tour.

Les deux créatures, émues par ces souvenirs, se cachent le visage derrière leurs pattes. J'ai hâte de changer de sujet.

– Et combien d'heures de cours aviez-vous par jour ?

– Dix heures le premier jour, dit la Tortue d'Imitation, neuf le deuxième jour, et ainsi de suite.

– Quel étrange système ! dis-je.

---

<sup>1</sup> Elle dit qu'elle apprenait *Reeling and Writhing*, ce qui sonne à peu près comme *reading and writing* (lire et écrire), mais signifie tituber et se tortiller. Pour l'arithmétique, les mots *Ambition*, *Distraction* et *Derision*, pour addition, soustraction et division, sont les mêmes en anglais et en français. Mais *Uglification* ressemble un peu plus à multiplication que Laidification.

<sup>2</sup> *Mystery* et *Seaography* pour *History* et *Geography* – histoire (ancienne et moderne) et géographie. *Drawling*, *Stretching* and *Fainting in Coils* pour *Drawing*, *Sketching* and *Painting in Oils* – dessiner, esquisser et peindre à l'huile.

<sup>3</sup> *Laughing* and *Grief* pour *Latin* and *Greek*.

– C’est pour ça qu’on les appelle des cours, remarque le Griffon. Chaque jour, c’est plus court.

J’y avais jamais pensé. J’y réfléchis un peu avant de reprendre la parole.

– Alors le onzième jour, vous aviez congé ?

– Bien sûr, répond la Tortue d’Imitation.

– Et comment faisiez-vous le douzième jour ? dis-je vivement.

Je suis impatiente de le savoir, mais le Griffon m’interrompt d’une voix très décidée.

– Ça suffit, les cours. Parle-lui des jeux, maintenant.

## 10 Le Quadrille des Homards<sup>1</sup>

La Tortue d’Imitation soupire profondément et se passe une nageoire devant les yeux. Elle me regarde et tente de parler, mais les sanglots l’étouffent pendant une minute ou deux.

– Comme si elle avait un os dans la gorge, dit le Griffon.

Il se met à la secouer et à la frapper dans le dos. À la fin, la Tortue d’Imitation retrouve la voix et, les larmes ruisselant sur ses joues, continue ainsi :

– Tu n’as peut-être pas beaucoup vécu dans la mer...

– Pas du tout.

– ...et on ne t’a peut-être jamais présentée à un homard...

Je commence à dire :

– Une fois, j’en ai goûté...

Mais je me reprends vite et je dis :

– Non, jamais.

– ...tu ne peux donc avoir aucune idée de cette chose merveilleuse, un Quadrille de Homards !

– Non, en effet. C’est quelle sorte de danse ?

– Eh bien, dit le Griffon, on se met sur une ligne au bord de la mer...

– Deux lignes ! s’écrie la tortue d’Imitation. Les phoques, les tortues, les saumons, et ainsi de suite. Puis, quand on a déblayé toutes les méduses...

– Cela prend en général un certain temps, interrompt le Griffon.

---

<sup>1</sup> *The Lobster Quadrille*, ce qui ressemble à *Lancer Quadrille*, le quadrille des lanciers. Peut-être Le Quadrille des Langoustes conviendrait-il mieux en français.

## Alice à Merveilleland

- ...on fait deux pas en avant...
- Chacun ayant un homard comme cavalier ! s'écrie le Griffon.
- Bien sûr, dit la Tortue d'Imitation. Deux pas en avant avec son cavalier...
- ...on change de homard, on recule dans le même ordre, continue le Griffon.
- Et puis, tu sais, poursuit la Tortue d'Imitation, on jette les...
- Les homards ! hurle le Griffon, en sautant en l'air.
- ...aussi loin que possible dans la mer...
- On nage à leur poursuite ! hurle le Griffon.
- On fait un saut périlleux dans la mer ! s'écrie la Tortue d'Imitation, en gambadant joyeusement.
- On change encore de homard ! crie le Griffon à tue-tête.
- On revient sur la rive et – c'est tout pour la première figure, dit la Tortue d'Imitation en baissant soudain la voix.

Les deux créatures, qui n'ont cessé de bondir comme des ressorts pendant tout ce temps, se rassoient tristement en silence et me regardent.

- Ça doit être une très jolie danse, dis-je timidement.
- Veux-tu en voir un peu ? dit la Tortue d'Imitation.
- J'aimerais beaucoup.
- Bon, essayons la première figure, dit la Tortue d'Imitation au Griffon. Nous pouvons nous passer des homards, tu sais. Qui va chanter ?
- Oh, *tu* chantes, dit le Griffon. J'ai oublié les paroles.

Ils se mettent donc à danser solennellement tout autour de moi, en me marchant sur les orteils de temps à autre quand ils passent trop près et en agitant les pattes de devant pour battre la mesure, et la Tortue d'Imitation chante ceci, très lentement et tristement :

*« Plus vit', plus vite ! » dit la Lotte à la Limace,<sup>1</sup>  
 La carpe derrière' moi me piétine et m'agace.  
 Vois comme les homards et les tortues avancent  
 Là-bas sur les galets – veux-tu v'nir dans la danse ?  
 Veux-tu oui, veux-tu non, veux-tu v'nir dans la danse ?*

---

<sup>1</sup> Le premier vers parodie le premier vers célèbre en Angleterre de *The Spider and the Fly*, une fable publiée en 1829 par Mary Howitt (1799-1888), qui a beaucoup écrit pour les enfants et traduit Andersen.

*Veux-tu oui, veux-tu non, veux-tu v'nir dans la danse ?*

*C'est tellement fameux, t'a pas idée, peuchèr',*

*Quand avec les homards on nous jette à la mer ! »*

*Mais Limace répond « Trop loin, trop loin, tu penses... »,*

*Il salue Lotte, mais – veut pas v'nir dans la danse.*

*Veut pas, peut pas, veut pas, peut pas v'nir dans la danse.*

*Veut pas, peut pas, veut pas, peut pas v'nir dans la danse.*

*« C'est pas si loin » lui dit son ami écaillé.*

*« Y'a un autre pays, là de l'autre côté.*

*Tu quittes l'Angleterre et tu arrives en France.*

*N'aie pas peur, Limaçon, eh viens donc dans la danse.*

*Veux-tu oui, veux-tu non, veux-tu v'nir dans la danse ?*

*Veux-tu oui, veux-tu non, veux-tu v'nir dans la danse ? »*

Je suis bien contente que ce soit enfin fini.

– Merci, dis-je, c'est une danse intéressante, et j'aime vraiment cette curieuse chanson sur la lotte !

– Oh, à propos des lottes, dit le Tortue d'Imitation, elles... Tu en a vu, bien sûr ?

– Oui, j'en ai souvent vu au déj...

Je me reprends aussitôt.

– J'ignore où ce Déj peut être, dit la Tortue d'Imitation. Mais si tu en a vu si souvent, tu sais à quoi elle ressemblent, bien sûr.

– Je crois. Elles ont la queue dans la bouche, et sont couvertes de chapelure.

– Tu te trompes quant à la chapelure, dit la Tortue d'Imitation. La chapelure serait lavée par la mer. Mais elles ont *bien* la queue dans la bouche. La raison en est que...

À ce moment, la Tortue d'Imitation bâille et ferme les yeux.

– Explique-lui la raison et tout ça, dit-elle au Griffon.

– La raison en est, dit le Griffon, qu'elles *voulaient* entrer dans la danse avec les homards. On les a donc jetées à la mer. Elles devaient donc tomber très loin. Elles ont donc mis leur queue en sécurité dans leur bouche. Elles ne pouvaient donc plus la retirer. C'est tout.

## Alice à Merveilleland

– Merci, dis-je. C’est très intéressant. J’ai jamais su autant de choses sur les lottes.

– Je peux t’en dire beaucoup plus que ça, si tu veux, dit le Griffon. Sais-tu pourquoi on les appelle lottes ?

– Je me suis jamais posé la question. Pourquoi ?

–*Elles font les bottes*, répond solennellement la Griffon.

Je suis totalement ébahie, et je répète :

– Font les bottes ?

– Voyons, qui fabrique tes chaussures et tes bottes ? demande le Griffon.

Je regarde mes chaussures, je réfléchis un moment.

– C’est le cordonnier, je crois.

– Dans la mer et les rivières, continue le Griffon d’une voix grave, les lottes font les bottes et les silures font les chaussures.

– Et avec quoi les font-ils ?

– Avec des soles et des anguilles<sup>1</sup>, bien sûr, répond le Griffon en haussant les épaules. N’importe quel crevette aurait pu te le dire.

Je pense toujours à la chanson.

– Si j’avais été la lotte, dis-je, j’aurais dit à la carpe « Poussez pas, enfin ! Nous ne voulons pas de *vous* avec nous ! »

– Ils étaient obligés de l’avoir, dit la Tortue d’Imitation. Aucun poisson raisonnable ne partirait quelque part sans une carpe.

Ça m’épate.

– Non ? Vraiment ?

– Bien sûr que non, dit la Tortue d’Imitation. Voyons, si un poisson venait me voir, et me disait qu’il partait en voyage, je lui dirais de ne pas oublier sa carpe.

– Vous ne voulez pas dire « sa carte » ?

– Je veux dire ce que je dis, répond la Tortue d’Imitation.

Elle paraît offensée. Et le Griffon ajoute :

– Allons, raconte-nous quelques-unes de *tes* aventures.

– Je peux vous raconter mes aventures depuis ce matin, dis-je timidement. Mais ça servirait à rien de remonter à hier, parce que j’étais une personne différente hier.

– Explique-nous ça, dit la Tortue d’Imitation.

---

<sup>1</sup> *Soles and eels*, des soles et des anguilles, est identique, à une lettre près, à *soles and heels*, des semelles et des talons.

– Non, non ! Les aventures d’abord, dit le Griffon d’un ton impatient. Les explications, c’est trop ennuyeux.

Alors je me mets à leur raconter mes aventures depuis le premier moment où j’ai vu le Lapin Blanc. Je suis un peu nerveuse au début : les deux créatures sont si près de moi, une de chaque côté, et ouvrent *si* grand leurs yeux et leur bouche. Mais je prends courage peu à peu. Mes auditeurs écoutent très attentivement jusqu’au moment où je récite « Vous êtes vieux, Père William » à la Chenille, et où les mots sortent tout différents. La Tortue d’Imitation respire alors profondément et dit :

– C’est très curieux !

– Aussi curieux que possible, dit le Griffon.

– C’est tout sorti différent ! répète pensivement la Tortue d’Imitation. J’aimerais bien l’entendre essayer de réciter quelque chose maintenant. Dis-lui de commencer.

Elle regarde le Griffon comme si elle pensait qu’il exerçait une sorte d’autorité sur moi.

– Lève-toi et récite « C’est la voix du paresseux<sup>1</sup> », dit le Griffon.

Ces créatures aiment vraiment me donner des ordres et me faire réciter mes leçons. On se croirait à l’école ! N’empêche que je me lève et commence à réciter , mais ma tête est si pleine du Quadrille des Homards que je sais même pas ce que je dis. Et les mots qui sortent sont en effet très étranges.

*C’est la voix du Homard, je l’entends déclarer :*

*« Je suis trop cuit, mes beaux cheveux je dois sucrer. »*

*Tel un canard agitant ses paupières,*

*Du bout du nez*

*Il tourne ses boutons, ses jarretières*

*Et ses doigts d’ pied.*

*Quand le sable est bien sec, il est gai comme un phoque,*

*Des poissons et même du requin il se moque ;*

*Mais quand la marée monte, et voici le requin,*

*Tremblant et gémissant, il fait moins le malin.*

– C’est différent de ce que *je* récitais quand j’étais petit, dit le Griffon.

– *Moi*, je ne l’ai jamais entendu, dit la Tortue d’Imitation, mais ça paraît complètement idiot.

Je ne dis rien. Je m’assois, le visage dans les mains, me demandant si les choses redeviendront *jamais* normales.

---

<sup>1</sup> Poème très moralisateur d’Isaac Watts.

- J’aimerais que tu me l’expliques, dit la Tortue d’Imitation.
  - Elle peut pas l’expliquer, dit vivement le Griffon. Passe donc à la deuxième strophe.
  - Mais ses doigts de pied ? insiste la Tortue d’Imitation. Comment *peut*-il les tourner avec son nez ?
  - C’est la première position de danse, dis-je.
- Tout ça me perturbe terriblement, et j’ai envie de changer de sujet.
- Passe à la deuxième strophe, répète le Griffon. Elle commence par « *J’ai remarqué dans son jardin* ».
- J’ose pas désobéir, même si je suis sûre que ça va sortir de travers. Je récite d’une voix tremblante :

*J’ai remarqué dans son jardin au bord de l’eau  
 La Chouette et le Jaguar partageant un gâteau.  
 Le Jaguar prend la croute et les fruits et la crème,  
 Cependant que la Chouette a l’assiette, quand même.  
 De plus, à la fin, c’est super,  
 La Chouette empoche la cuiller,  
 Tandis que le Jaguar prend fourchette et couteau  
 Et dit en grondant...*

- À quoi ça sert de répéter tous ces machins, interrompt la Tortue d’Imitation, si tu ne les expliques pas au fur et à mesure ? C’est de loin la chose la plus incompréhensible que j’aie jamais entendue !
  - Oui, je pense que tu ferais mieux d’arrêter, dit le Griffon.
- Ouf ! Pas besoin de me le dire deux fois.
- Nous lancerons-nous dans une autre figure du Quadrille des Homards ? demande le Griffon. Ou aimerais-tu que la Tortue d’Imitation te chante une autre chanson ?
  - Oh, une chanson, je vous prie, si la Tortue d’Imitation veut bien !
- Je le dis avec une telle ardeur que le Griffon semble s’en offenser.
- Hmm ! Chacun ses goûts ! Chante-lui *La Soupe à la Tortue*, veux-tu, ma vieille ?
- La Tortue d’Imitation soupire profondément et commence à chanter ceci, d’une voix étouffée par les sanglots :

*Belle Soupe, si riche et verte,  
 Dans la chaude soupière offerte !*

*Joyau, qui ne voudrait t'avoir ?*

*Belle soupe, soupe du soir !*

*Belle soupe, soupe du soir !*

*Bè—elle Sou—oupe !*

*Bè—elle Sou—oupe !*

*Sou—oupe du soir !*

*Belle, belle Soupe !*

*Ô Soupe, qui veut du poulet,*

*Du poisson, ou bien du gibier ?*

*Qui ne renoncerait à tout p*

*our une cuillère de Soup' ?*

*Pour une cuillère de Soupe ?*

*Bè—elle Sou—oupe !*

*Bè—elle Sou—oupe !*

*Sou—oupe du soir !*

*Belle, belle SOUPE !*

– Reprends le refrain ! crie le Griffon.

La Tortue d'Imitation s'y met, quand on entend un cri au loin.

– Le procès commence !

– Viens vite ! crie le Griffon.

Il me prend par la main et m'emmène aussitôt en courant, sans attendre la fin de la chanson.

– C'est quel procès ? dis-je, haletante.

– Viens donc ! se contente de répondre le Griffon.

Il court de plus en plus vite, tandis que le vent nous apporte, de plus en plus évanescents, les mots mélancoliques :

*Sou—oupe du soir !*

*Belle, belle Soupe !*

## 11 Qui a volé les tartes ?

Le Roi et la Reine de Cœur sont assis sur leur trône quand nous arrivons. Une grande foule les entoure – toutes sortes de petits oiseaux et animaux, ainsi que tout le paquet de cartes. Le Valet est debout devant eux, enchaîné, avec un soldat de chaque côté pour le garder. Et près du Roi se trouve le Lapin Blanc, une trompette dans une main et un rouleau de parchemin dans l'autre. Au beau milieu de la salle se dresse une table, avec un grand plat de tartes dessus. Elles paraissent si bonnes que cela me met l'eau à la bouche de les regarder. Vivement qu'ils finissent le procès et distribuent les tartes ! Mais j'ai peu d'espoir que ça se produise, et je me mets donc à regarder autour de moi pour passer le temps.

Je suis jamais entrée dans un tribunal, mais j'ai lu des descriptions dans des livres. Je suis bien contente de constater que je connais les noms de presque tout ce que je vois. Ça, c'est le juge, à cause de sa grande perruque. C'est le juge et c'est le Roi, en fait. Et comme il porte sa couronne sur la perruque (regardez la page de garde si vous voulez savoir comment il y arrive), il a pas du tout l'air à l'aise, et d'ailleurs ça lui va pas, c'est certain.

Et là, c'est la tribune du jury. Et ces douze créatures, je veux dire ces douze animaux et oiseaux, je suppose que c'est le jury. Le jury, le jury ! Je pense que y'a pas beaucoup de filles de mon âge qui connaissent ce mot. D'ailleurs, je pourrais aussi bien dire « les jurés ».

Les douze jurés sont tous en train d'écrire avec le plus grand zèle sur des ardoises. J'interroge le Griffon à voix basse.

– Qu'est-ce qu'ils font ? Ils peuvent pas avoir quelque chose à écrire avant le commencement du procès.

– Ils notent leur nom, murmure le Griffon, de peur de l'oublier avant la fin du procès.

– Vraiment stupide ! dis-je à voix haute.

Je suis indignée, mais je me tais aussitôt, parce que le Lapin Blanc s'écrie :

– Silence dans le tribunal !

Le Roi met ses lunettes et jette un regard inquiet à la ronde, à la recherche du perturbateur.

Je peux voir, aussi bien que si je regardais par-dessus leurs épaules, que tous les jurés écrivent « Vraiment stupide ! » sur leurs ardoises, et j'arrive même à deviner que l'un d'eux sait pas comment épeler « stupide », et qu'il doit demander à son voisin. S'ils continuent, ça donnera un beau cafouillis sur leurs ardoises avant la fin du procès !

L'un des jurés a une craie qui crisse. Ça, c'est *insupportable*, évidemment. Je fais le tour de la salle et je me glisse derrière lui, puis je trouve bientôt l'occasion de lui prendre sa craie. Je le fais si vite que le pauvre petit

juré (c'est Louis, le Léopard) comprend pas du tout où elle a pu disparaître. Après l'avoir cherchée partout, il est donc obligé d'écrire avec son doigt le reste de la journée. C'est pas d'une grande utilité, puisque ça laisse aucune trace sur l'ardoise.

– Héraut, lisez l'acte d'accusation ! dit le Roi.

Là-dessus, le Lapin Blanc souffle trois fois dans sa trompette, puis déroule le parchemin et lit ce qui suit :

*La Reine de Cœur a fait quelques tartes*

*Par un beau jour d'été.*

*La Valet de Cœur a volé ces tartes,*

*Et puis il a filé !*

– Quel est votre verdict ? demande le Roi au jury.

– Pas encore, pas encore ! interrompt le Lapin. Il y a un tas de choses à voir avant d'y arriver !

– Appelez le premier témoin, dit le Roi.

Le Lapin Blanc souffle trois fois dans sa trompette et appelle :

– Premier témoin !

C'est le Chapelier. Il entre avec une tasse de thé dans une main et une tartine de pain beurré dans l'autre.

– 'Scusez-moi, vot' Majesté, d'apporter ça, mais j'avais pas fini mon thé quand on m'a convoqué.

– Vous auriez dû l'avoir fini, dit le Roi. Quand avez-vous commencé ?

Le Chapelier regarde le Lièvre de Mars, qui le suit avec le Loir, bras-dessus bras-dessous.

– Le quatorze mars, je *crois* que c'était, dit-il.

– Le quinze, dit le Lièvre de Mars.

– Le seize, dit le Loir.

– Écrivez tout ça, dit le Roi au jury.

Les jurés écrivent aussitôt les trois dates, puis les additionnent et convertissent la réponse en livres et en shillings.

– Ôtez votre chapeau, dit le Roi au Chapelier.

– C'est pas le mien, dit le Chapelier.

– *Volé !* s'exclame le Roi.

Il se tourne vers les jurés, qui notent immédiatement l'information.

– Je les garde pour les vendre, ajoute le Chapelier. J'en ai aucun à moi. Je suis chapelier.

## Alice à Merveilleland

La Reine met ses lunettes et dévisage le Chapelier, qui pâlit et se tortille.

– Faites votre déposition, dit le Roi, et calmez-vous, sinon on vous exécute sur-le-champ.

On dirait que ça encourage pas le témoin. Il se dandine d'un pied sur l'autre, il regarde la Reine d'un air gêné, et dans son trouble il mord un grand morceau de sa tasse au lieu de la tartine.

Juste à ce moment, j'éprouve une sensation très curieuse, qui me rend perplexe jusqu'au moment où je comprends ce que c'est : je recommence à grandir. Bon, j'ai qu'à me lever et quitter le tribunal. Non, après avoir réfléchi, je décide de rester où je suis tant qu'il y a assez de place pour moi.

Le Loir, qui est assis à côté de moi, se plaint.

– J'aimerais mieux que tu me serres pas autant. Je peux à peine respirer.

– J'y peux rien, dis-je humblement. Je suis en train de grandir.

– T'as pas le droit de grandir *ici*.

– Racontez pas de bêtises. Vous aussi vous grandissez, vous savez, dis-je plus bravement.

– Oui, mais je grandis à une allure raisonnable, pas de cette façon ridicule.

Il se lève en boudant et va s'asseoir de l'autre côté du tribunal.

Pendant tout ce temps, le Reine n'a cessé de dévisager le Chapelier, et au moment où le Loir traverse le tribunal, elle dit à l'un des officiers de justice :

– Apportez-moi la liste des chanteurs au dernier concert !

Là-dessus, le pauvre Chapelier se met à trembler tellement que ses deux pieds sortent de ses chaussures.

– Faites votre déposition, répète furieusement le Roi, ou j'ordonne votre exécution, que vous soyez nerveux ou pas.

– Je suis un pauvre homme, votre Majesté, bredouille le Chapelier, et je n'avais pas commencé mon thé – pas depuis plus d'une semaine environ – et avec le pain beurré qui devient de plus en plus mince – et le thé qui scintille...

– Le thé qui *quoi* ? demande le Roi.

– Ça *commence* par le thé, répond le Chapelier.

– Bien sûr que thé *commence* par un T, dit sèchement le Roi. Vous me prenez pour un âne ? Continuez !

– Je suis un pauvre homme, et presque toutes les choses ont scintillé après ça – seulement le Lièvre de Mars a dit...

– Je l'ai pas dit ! l'interrompt vivement le Lièvre de Mars.

– Tu l'as dit !

– Je le nie ! dit le Lièvre de Mars.

– Il le nie, dit le Roi. N'en parlons plus.

– En tout cas, le Loir a dit...

Le Chapelier jette un coup d'œil inquiet pour voir s'il va aussi le nier, mais le Loir ne nie rien, car il est profondément endormi.

– Après ça, continue le Chapelier, j'ai coupé encore quelques tartines...

– Mais le Loir, qu'est-ce qu'il a dit ? demande l'un des jurés.

– Ça, je m'en rappelle pas, dit le Chapelier.

– Vous devez vous en rappeler, dit le Roi, ou j'ordonne votre exécution.

Le malheureux Chapelier laisse tomber sa tasse et sa tartine, et met un genou en terre.

– Je suis un pauvre homme, votre Majesté, commence-t-il.

– Vous êtes un bien pauvre *orateur*, dit le Roi.

L'un des cochons d'Inde applaudit ces mots, et les officiers de justice le suppriment aussitôt. C'est-à-dire qu'ils glissent le cochon d'Inde tête la première dans un grand sac de toile fermé par une corde, puis s'assoient dessus. Je suis contente d'avoir vu ça. J'ai souvent lu dans les journaux, dans un compte-rendu de procès, « une tentative d'applaudissement a été aussitôt supprimée par les officiers de justice », et je n'avais jamais compris ce que ça voulait dire jusqu'à maintenant.

– Si c'est tout ce que vous en savez, vous pouvez descendre, poursuit le Roi.

– Je peux pas aller plus bas, dit le Chapelier. Je suis par terre, tel que c'est.

– Alors vous pouvez vous *asseoir*, réplique le Roi.

L'autre cocon d'Inde applaudit ces mots, et on le supprime. Bon, nous voilà débarrassés des cochons d'Inde. Ça ira mieux, maintenant.

Le Chapelier observe avec inquiétude la Reine, qui est en train de lire la liste des chanteurs.

– J'aimerais mieux finir mon thé, dit-il.

– Vous pouvez partir, dit le Roi.

Le Chapelier quitte le tribunal en vitesse, sans même prendre le temps de remettre ses chaussures.

– Vous n'avez qu'à lui couper la tête dehors, ajoute la Reine à l'un des officiers.

Mais le Chapelier s'éclipse avant que l'officier arrive à la porte.

– Appelez le témoin suivant ! dit le Roi.

Je devine qui est le témoin suivant avant même son apparition, à la manière dont les gens près de la porte commencent à éternuer tous ensemble : c'est la cuisinière de la Duchesse, qui entre en tenant sa poivrière à la main.

– Faites votre déposition, dit le Roi.

– Veux pas, dit la cuisinière.

Le Roi lance un regard inquiet au Lapin Blanc, qui dit à voix basse :

– Votre Majesté doit interroger ce témoin.

– Bon, si je dois, je dois, dit le Roi d'un air mélancolique.

Il se croise les bras, fronce tellement les sourcils à l'intention de la cuisinière que l'on ne voit presque plus ses yeux, puis dit d'une voix grave :

– De quoi sont faites les tartes ?

– De poivre, surtout, dit la cuisinière.

– De mélasse, dit une voix endormie derrière elle.

– Empoignez ce Loir ! hurle la Reine. Décapitez ce Loir ! Chassez ce Loir du tribunal ! Supprimez-le ! Pincez-le ! Coupez-lui les moustaches !

Pendant quelques minutes, l'expulsion du Loir provoque un grand désordre dans le tribunal, et quand l'ordre revient, la cuisinière a disparu.

– Aucune importance ! dit le Roi, paraissant très soulagé. Appelez le prochain témoin.

S'adressant discrètement à la Reine, il ajoute :

– Vraiment, ma chère, il faut que *vous* interrogiez le prochain témoin. Cela me donne un tel mal de tête !

Je regarde le Lapin Blanc, qui cherche en tâtonnant dans ses papiers. Je suis très curieuse de découvrir le prochain témoin. Ils n'ont pas encore beaucoup d'indices, quand même. Imaginez ma stupéfaction quand le Lapin Blanc crie, de sa petite voix stridente, le nom « Alice ! »

## 12 Ma déposition

– Présente ! dis-je.

Dans la confusion du moment, j'oublie combien j'ai grandi depuis quelques minutes, et je me lève si brusquement que je renverse la tribune du jury avec le bord de ma jupe. Les jurés tombent sur la tête des gens en-dessous, et ils restent étalés là, me rappelant un bocal de poissons rouges que j'ai renversé la semaine dernière.

– Oh, je vous demande pardon ! dis-je d'un ton consterné.

Je me mets à les ramasser aussi vite que possible, car je peux pas m'empêcher de penser aux poissons rouges, et j'ai vaguement l'idée qu'il faut les rassembler et les remettre dans la tribune tout de suite, sinon ils vont mourir.

– Le procès ne peut se poursuivre, dit le Roi de sa voix grave, tant que les jurés n'ont pas regagné leur place.

Il me fixe des yeux et ajoute :

– *Tous.*

Je regarde la tribune du jury et je remarque que, dans ma hâte, j'ai rangé le Léopard la tête en bas, et que la pauvre petite chose est coincée et agite tristement sa queue. Je le sors aussitôt et le mets à l'endroit. Ça change pas grand-chose : je crois que son utilité dans le procès serait la même dans un sens ou dans l'autre.

Les jurés se remettent un peu du choc d'avoir été renversés, on retrouve et on leur rend leurs ardoises et leurs craies, puis ils s'empressent de se mettre au travail pour écrire l'histoire de l'accident – tous sauf le Léopard, qui semble trop perturbé pour faire autre chose que de rester assis la bouche ouverte, à regarder le plafond du tribunal.

– Que savez-vous de cette affaire ? me demande le Roi.

– Rien, dis-je.

– Rien *du tout* ? insiste le Roi.

– Rien du tout.

– C'est essentiel, dit le Roi en se tournant vers les jurés.

Ils commencent à l'écrire sur leurs ardoises quand le Lapin Blanc intervient d'un ton très respectueux, mais en fronçant les sourcils et en adressant des grimaces au Roi.

– Votre Majesté veut dire *inessentiel*, bien sûr.

– *Inessentiel*, bien sûr, c'est ce que je voulais dire.

Mais il murmure pour lui-même, « essentiel – inessentiel – essentiel – inessentiel... » comme s'il essayait de trouver lequel sonne le mieux.

Certains jurés écrivent « essentiel » et d'autres « inessentiel ». Je le vois parce que je suis assez près pour lire leurs ardoises. Ça fait pas une grande différence.

Le Roi, après avoir pris des notes pendant un moment dans son carnet, crie « Silence ! » et lit à haute voix une chose écrite dedans.

– Règle Quarante-deux. *Toute personne dont la taille dépasse un kilomètre doit quitter le tribunal.*

Tout le monde me regarde.

– *Moi* ? Je mesure pas un kilomètre de haut, dis-je.

## Alice à Merveilleland

– Toi, dit le Roi.

– Presque deux kilomètres, dit la Reine.

– Bon, je m’en vais pas, toute façon. En plus, c’est pas une vraie règle : vous venez de l’inventer.

– C’est la plus vieille règle du livre, dit le Roi.

– Alors ça devrait être la règle Numéro Un.

Le Roi pâlit, et ferme vivement son carnet.

– Préparez votre verdict, dit-il au jury d’une voix mal assurée.

Le Lapin Blanc se lève d’un bond.

– Il y a de nouveaux indices, plaise à votre Majesté. On vient de ramasser ce papier.

– Que dit-il ? demande la Reine.

– Je ne l’ai pas encore ouvert, dit le Lapin Blanc, mais on dirait que c’est une lettre, écrite par le prisonnier à – à quelqu’un.

– C’est sans doute le cas, dit le Roi, à moins qu’elle n’ait été écrite à personne, ce qui n’est pas habituel, vous savez.

– À qui est-elle adressée ? demande un des jurés.

– Elle ne porte pas d’adresse, dit le Lapin Blanc. En fait, il n’y a rien d’écrit à *l’extérieur*.

Il déplie le papier en parlant, et ajoute :

– Ce n’est pas une lettre, après tout, mais une série de vers.

– Sont-ils de la main du prisonnier ? demande un autre juré.

– Non, répond le Lapin Blanc, et c’est ce qu’il y a de plus bizarre.

Les jurés paraissent tous perplexes.

– Il a dû imiter l’écriture de quelqu’un d’autre, dit le Roi.

Les jurés sont soulagés.

– S’il vous plaît, votre Majesté, dit le Valet, je l’ai pas écrit, et ils peuvent pas prouver que je l’ai fait. Y’a pas de signature à la fin.

– Si vous ne l’avez pas signé, dit le Roi, c’est encore pire. Vous *devez* avoir eu des intentions surnoises, sinon vous auriez signé votre nom, comme un honnête homme.

Tout le monde applaudit. C’est la première chose intelligente que le Roi ait dite aujourd’hui.

– Cela *prouve* sa culpabilité, évidemment, dit la Reine. Donc, hop sa...

– Ça prouve rien de tel, dis-je. Enfin, vous savez même pas ce que disent les vers !

– Lisez-les, dit le Roi.

## Alice à Merveilleland

Le Lapin Blanc met ses lunettes.

– Où vais-je commencer, plaise à votre Majesté ?

– Commencez au début, dit gravement le Roi, puis continuez jusqu'à la fin ; et là, arrêtez-vous.

Un silence de mort s'installe dans le tribunal, tandis que le Lapin Blanc lit ces vers :

*Ils m'ont dit que vous l'avez vue*

*Et qu'à lui m'avez mentionné.*

*Elle a dit que je l'ai émue*

*Mais que je ne sais pas nager.*

*Il dit que j'y suis pour l'instant*

*(Nous savons que c'est pas d'la blague).*

*Si elle insistait maintenant,*

*Votre avenir serait bien vague !*

*Une pour elle et deux pour lui,*

*Et nous ? Trois ou plus pour la route.*

*Elles étaient miennes jusqu'ici,*

*Mais il vous les a rendues toutes.*

*Si elle ou bien moi par hasard*

*Étions impliqués dans l'affaire,*

*Ne les libérez pas trop tard,*

*Car la liberté nous est chère.*

*Je crois que vous avez été*

*(Avant sa période morose)*

*Un obstacle qui s'est glissé*

*Entre lui, et nous, et la chose.*

*Cachez-lui donc à tout jamais  
Qu'à la folie elle les aime,  
Car les gardiens de ce secret  
Sont seulement vous et moi-même.*

– C'est l'indice le plus important que nous ayons trouvé, dit le Roi en se frottant les mains. Il est donc temps que les jurés...

J'ai tellement grandi depuis quelques minutes que je n'ai pas du tout peur de l'interrompre.

– Si l'un d'eux peut l'expliquer, dis-je, je lui donnerai six pence. *Je ne crois pas que ça contienne un atome de sens.*

Les jurés écrivent tous sur leur ardoise « *Elle ne croit pas que ça contienne un atome de sens* », mais aucun d'entre eux ne tente d'expliquer les vers.

– Si cela n'a pas de sens, dit le Roi, cela nous évite un tas d'ennuis, vous savez, car nous n'avons pas besoin d'en chercher un. Pourtant, je ne sais pas...

Il étale les vers sur son genou, et les examine d'un œil.

– ...Ils me semblent avoir un peu de sens, après tout. « – *que je ne sais pas nager* – » Vous ne savez pas nager, hein ? ajoute-t-il en se tournant vers le Valet.

Le Valet secoue la tête tristement.

– Est-ce que j'en ai l'air ? demande-t-il.

Il n'en a certainement *pas* l'air, étant fait entièrement de carton.

– Jusqu'ici, tout va bien, dit le Roi.

Il continue à se marmonner les vers à lui-même.

– « *Nous savons que c'est pas d'la blague* » – C'est le jury, évidemment. – « *Si elle insistait maintenant* » – Cela doit être la Reine. – « *Votre avenir serait bien vague* » – Certainement ! – « *Une pour elle et deux pour lui* » Voyons, cela doit être ce qu'il a fait des tartes, vous savez...

– Oui, mais ensuite, dis-je, « *il vous les a rendues toutes.* »

– Eh bien, les voici ! dit le Roi triomphalement, en montrant les tartes sur la table. Rien ne peut être plus clair que *cela*. Il y a encore « *avant sa période morose* » – Vous n'avez jamais été *morose*, ma chère, je pense ? dit-il à la Reine.

– Jamais ! dit la Reine, furieusement, en jetant un encrier à la tête du Léopard.

## Alice à Merveilleland

Le malheureux petit Louis a cessé d'écrire sur son ardoise avec un doigt, puisque ça laissait pas de trace. Il s'y remet aussitôt, en utilisant l'encre qui dégouline sur son visage, tant qu'il y en a.

– Alors ces *mots roses* ne vous concernent pas, dit le Roi.

Il adresse un sourire circulaire au tribunal. Un silence de mort l'accueille.

– C'est un jeu de mots ! ajoute-t-il

Tout le monde rit.

– Que le jury prépare son verdict, dit le Roi, pour la vingtième fois au moins aujourd'hui.

– Non, non ! dit la Reine. La peine d'abord, le verdict ensuite.

– Fadaises et balivernes ! dis-je bruyamment. Quelle idée de mettre la peine en premier !

– Taisez-vous ! dit la Reine, devenant toute rouge.

– Non !

– Hop sa tête ! hurle la Reine le plus fort possible.

Personne bouge. À ce moment, j'ai retrouvé toute ma taille.

– Qui a peur de *vous* ? dis-je. Vous êtes qu'un jeu de cartes !

Là-dessus, toutes les cartes s'envolent et me retombent dessus. Je pousse un petit cri, moitié de frayeur et moitié de colère, et j'essaie de les écarter, mais je me retrouve couchée au bord de l'eau, la tête sur les genoux de ma sœur – qui enlève doucement quelques feuilles mortes qui sont tombées des arbres sur mon visage.

– Réveille-toi, Alice ma chérie ! dit ma sœur. « Eh bien, comme tu as dormi longtemps !

– Oh, j'ai fait un rêve si curieux ! dis-je.

Et je lui raconte, autant que je puisse m'en souvenir, mes étranges aventures. À la fin, ma sœur m'embrasse et dit :

– C'était un curieux rêve, ma chérie, certainement. Mais maintenant rentre vite prendre ton thé. Il se fait tard.

Je me lève donc et je m'en vais en courant, tout en pensant à mon rêve merveilleux. Mais je me retourne et je vois ma sœur, assise telle que je l'ai laissée, la tête appuyée sur la main, regardant le soleil couchant, et j'ai l'impression qu'elle se met à rêver et à entendre elle aussi les créatures bizarres de mon songe.

Elle entend le bruissement des longues herbes écartées par la course précipitée du Lapin Blanc – les éclaboussures de la Souris effrayée dans la mare voisine – le cliquetis des tasses pendant que le Lièvre de Mars et ses amis partagent leur interminable repas – la voix stridente de la Reine ordonnant l'exécution de ses malheureux hôtes – les éternuements du porcelet sur les genoux de la Duchesse, cependant que les assiettes et

les plats se brisent tout autour – les cris du griffon – le crissement de la craie du Léopard – l'étouffement des cochons d'Inde supprimés – les sanglots lointains de la malheureuse Tortue d'Imitation.

Assise ainsi les yeux fermés, elle se croit à moitié au Pays des Merveilles, tout en sachant que si elle les ouvrait elle retrouverait la banale réalité – c'est le vent qui fait frissonner l'herbe – les roseaux qui font clapoter la mare – les clochettes sonnantes des moutons deviennent les tasses et leur cliquetis – la voix stridente de la Reine est celle du petit berger – et l'éternuement du porcelet, le cri du Griffon et les autres bruits bizarres viennent de la cour de ferme – tandis que les meuglements du bétail au loin remplacent les lourds sanglots de la Tortue d'Imitation.

Elle imagine peut-être qu'un jour je serai grande à mon tour, entourée d'enfants auxquels je raconterai mes aventures au Pays des Merveilles.